

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL

N° 2608

SAMEDI 18 FEVRIER 1893

*Prix du Numéro : 75 centimes.*

### ABONNEMENTS

**FRANCE**

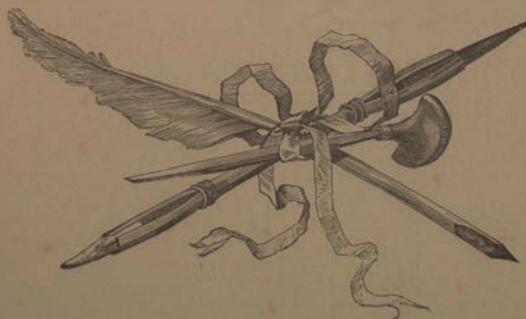
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGERIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

**ÉTRANGER**

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.

**PARIS****BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES**

Fruit laxatif rafraîchissant  
**TAMAR INDIEN GRILLON**  
 très agréable à prendre contre  
**CONSTIPATION**  
 Hémorroïdes; Bile, Manque d'appétit, Embarras gastrique et intestinal, migraine en provenant  
 PHARMACIE E. GRILLON, 28, rue Grammont, Paris. Boîte : 2,50



**GROG, PUNCH, LAIT AU RHUM S'-JAMES**  
 C'est le plus exquis remède, et le plus certain contre les RHUMES, BRONCHITES, INFLUENZA, etc.  
 Consultez votre Médecin sur la nécessité absolue de n'employer que du véritable Rhum S'-James.

**LIRE AU LIT**  
 AVEC LA VEILLEUSE-PHARE  
 J. DECOUDUN, 8, rue Saint-Quentin, PARIS.

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE, 26, RUE JACOB, A PARIS

**60<sup>e</sup> ANNÉE REVUE HORTICOLE 60<sup>e</sup> ANNÉE**  
 Fondée en 1829, par les auteurs du Bon Jardinier.  
 Rédacteurs en chef : MM. E. A. CARRIÈRE et Ed. ANDRÉ  
 La *Revue horticole*, indispensable pour la bonne tenue des jardins et des serres, traite spécialement toutes les questions d'horticulture. — Parait le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois par livraison grand in-8<sup>o</sup> de 32 pages à deux colonnes, avec une magnifique planche colorée et des gravures noires, et forme chaque année un beau volume grand in-8<sup>o</sup> de 768 pages avec 24 planches colorées et de nombreuses gravures.  
 Pour la France et l'Union postale : Un an : 20 fr. — Six mois, 10 fr. 50  
 Un numéro spécimen de la *Revue horticole* est adressé à toute personne qui en fait la demande, accompagnée de 30 centimes en timbres-poste.  
 La Librairie agricole de la Maison Rustique envoie franco à toute personne qui en fait la demande son catalogue le plus récent.

**BEURRE DE CORNEUX**  
 QUALITÉ EXTRA GARANTI PUR  
 COLIS POSTAUX. ABBONNEMENTS  
 LAITERIE DE CORNEUX  
 PAR CRAY - H<sup>te</sup> SAONE

**VIN de VIAL**  
 QUINA, SUC de VIANDE et PHOSPHATE DE CHAUX  
 Le plus ÉNERGIQUE et le plus COMPLET des RECONSTITUANTS  
 VIAL, 14, r. Bourbon, L<sup>on</sup>, et toutes pharmacies

# CACAO VAN HOUTEN

UNIVERSELLEMENT RECONNU  
 COMME **MEILLEUR ET MOINS CHER**  
 QUE TOUS LES **CHOCOLATS**

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— A la place de M. Zola je continuerais à me présenter, mais je mettrais de la délicatesse à apporter mon fauteuil!



— Ah! çà... tous les maris trompent donc leurs femmes?  
 — Tous les autres, oui...



— On disait que l'Angleterre allait faire fermer ce Lyrique... elle a des droits sur M<sup>me</sup> Chrysanthème...  
 — Je ne comprends pas...  
 — Ni moi non plus... on a ajouté : « C'est parce qu'elle est toquée d'Yves! »



— Madame ne reçoit pas...  
 — Tant pis... je sortais de Mazas... alors... je venais lui porter des nouvelles de son mari!

**LAIT PUR STÉRILISÉ**  
 C<sup>o</sup> G<sup>o</sup> DES LAITS PURS  
 18, RUE DE QUATRE-SEPTIÈME, PARIS  
 Fournisseur exclusif de tous les bouillons de Paris  
 Dépôts : 25, r. Montmartre.  
 Et Principales Pharmacies et Epiceries  
 GALIA

**DAVIS**  
 La plus parfaite machine à coudre américaine.  
 La seule à entraînement vertical.  
 La meilleure pour la famille et l'atelier.  
 Dépôts dans les meilleures maisons de province  
 Agence centrale : M<sup>me</sup> V. ANDRÉ, 48, 50, Sébastopol, 48, Paris.

Eau arsénicale éminemment reconstituante  
**LA BOURBOULE**  
 Anémie, Diabète, Rhumatismes, Voies respiratoires, Herpétisme  
**SCS CHOUSSEY ET PERRIÈRE**  
 Enfants débiles et personnes affaiblies

**ORIZALINE** Teinture Inoffensive et Instantanée. — Toutes nuances.  
 Parfumerie-Criza, L. LEGRAND, 44, Place de la Madeleine.

**BISCUITS OLIBET**  
 SORTES RECOMMANDÉES  
 Feuilletés | Gaufrettes vanille | Petit Beurre  
 Fauvettes | Kremlin | Pervenche  
 Exiger le nom "OLIBET"

**DELETTREZ** GROS 107, Rue d'Enghien  
**AMARYLLIS** du JAPON PARFUM NOUVEAU  
**DELETTREZ** DÉTAIL 5, Boulev. des Italiens

**GRUBER & C<sup>o</sup>** BRASSERIES A STRASBOURG ET MELUN  
 BOCK-ALÉ : 70 c. la Bouteille — 35 c. la 1/2 Bouteille.  
 CONSERVE : 60 c. la Bouteille — 30 c. la 1/2 Bouteille.  
 Verre en plus, 25 cent. remboursés à la reprise.  
 LIVRAISON A DOMICILE

Machine à écrire « YOST »



est la dernière création de M. YOST, éminent inventeur des machines à écrire, impression franche et nette LA MACHINE N'AYANT PAS DE RUBAN-ENCREUR; ALIGNEMENT IRREPROCHABLE sans aucune possibilité de dérèglement. La plus douce à manier, la plus rapide, solide et élégante.

CATALOGUE ET SPÉCIMEN DE L'ÉCRITURE FRANCO  
 Copie de manuscrits de toutes sortes. Leçons de machines gratuites  
 PARIS — 36, boulevard des Italiens, 36 — PARIS

Est **LE ROI** Sans aucune notion DE LA Photographie **TOUT LE MONDE** peut s'en servir avec Succès  
 DES APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

**KODAK**

Permet de faire usage des **Plaques IMPÉRIALES** et de **PELLICULES TRANSPARENTES**  
**Plaques** et de **Papier "SOLIO"**

FURNITURES GÉNÉRALES pour la PHOTOGRAPHIE  
**EASTMAN PHOTOGRAPHIC M<sup>o</sup> C<sup>o</sup> L<sup>d</sup>**  
 4, Place Vendôme, PARIS.  
 Nouveau Catalogue gratis : franco sur demande.

**Claudius Bombarnac**  
 Voyages Extraordinaires **JULES VERNE** J. HETZEL & C<sup>o</sup> ÉDITEURS 18, r. Jacob, Paris 65<sup>e</sup> Volume  
 Un Volume IN-18 illustré Franco 3 francs

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 cent.

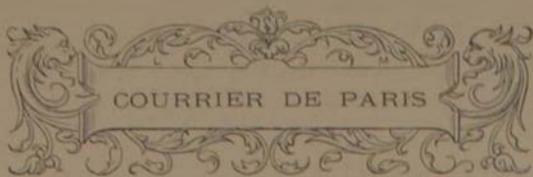
SAMEDI 18 FÉVRIER 1893

51<sup>e</sup> Année. — N° 2608



M. FERDINAND DE LESSEPS A LA CHESNAYE

D'après une photographie faite le 10 février au château de la Chesnaye par notre envoyé spécial.



près le Veiglione, le Carême. Un Veiglione! Voilà un mot nouveau dont l'Académie discutera, quelque jour, l'orthographe. M. Bisson et M. Carré l'ont imprimé en grosses lettres sur l'affiche du Palais-Royal; mais, au bout de quelques jours, ils ont bien été obligés de l'expliquer. Un *Veiglione!* Qu'est-ce qu'un *Veiglione?*

— Je n'en sais trop rien, je ne sais pas!

Et les auteurs ont expliqué la chose par un sous-titre : *Le bal masqué*. Pourquoi pas tout simplement : *Un ballo in maschera?*

Donc l'Opéra a eu son veiglione, les danseurs ont veiglione et ils *veiglioneront* à la Mi-Carême, jour où l'on mettra en loterie une victoria toute attelée. Seulement, avant ce *veiglionage* il faut observer les lois du Carême et écouter les prédications. L'éloquence de la chaire vaut bien celle de la tribune, et lorsque Mgr Perraud prononcera dans la cathédrale de Tunis l'oraison funèbre du cardinal Lavignerie, on prêtera l'oreille même hors de la Régence. Le grand cardinal est mort intact, ce que le sort n'a point permis de faire du Grand Français. Nos petites misères sont de peu d'importance comparées à ces chutes sinistres, à ces lugubres écroulements.

Je regardais tout à l'heure, dans la lumière du soleil, la Tour Eiffel dressant son armature au-dessus de Paris. Où est le temps où son phare, là-haut, semblait l'étoile même de notre France? Elle brillait, brillait, brillait, la petite lumière, et nous nous disions que l'univers entier regardait du côté de ce point lumineux de la France de 89. Et maintenant, dissipée, envolée, la vision heureuse! Quoi qu'il arrive, toutes ces gloires abolies auront entendu un arrêt répondre aux acclamations d'autrefois. La prison! Il faut s'attendre à tout maintenant et je me sens, avec bien d'autres braves gens comme moi, un peu diminué et atteint par cette sentence qui nous découronne un peu tous en nous arrachant des illusions.

Je voudrais vivre cent ans — quoiqu'il soit assez dur de vivre — pour savoir ce que l'avenir pensera de tout ceci. Que dira l'histoire? Il y aura probablement un futur docteur ès-lettres qui, fouillant les documents, compulsant les papiers, se donnant la migraine aux Archives, prendra pour thèse : *M. de Lesseps et les corrompus*. Et ce docteur de l'avenir en apprendra sans doute de belles aux curieux et aux érudits de son temps. Nous, tenons-nous-en aux *polias* et aux *ou-dit*. Il faut bien nous contenter de ce qu'on nous donne. Tous ces scandales finissent, du reste, par agacer l'opinion et l'on arrive presque à tomber d'accord sur un point : à savoir que le suffrage universel peut seul trancher la question et faire connaître le sentiment de la foule. Aux urnes, citoyens! Mais il est à redouter que le scrutin prochain ne donne qu'un vote de défiance et de mécontentement.

Nous voilà loin du Veiglione. J'y reviens. L'Opéra avait trouvé pittoresque de faire brûler des feux de Bengale entre ses colonnes pour attirer l'attention. Tel le fameux embrasement de la Tour Eiffel, les soirs de grande fête. Les Parisiens ont donc pu jouir de l'incendie postiche de l'Opéra, enveloppé de flammes et de fumées rouges, à l'heure même où, du côté des Halles, les pompiers combattaient un incendie véritable. On n'avait pas besoin de ces appels de Bengale autrefois, quand la reine Bacchanal traversait gaiement Paris, riieuse et belle du haut de son char. Ce fut, cette reine Bacchanal, dans le drame d'Eugène Suë, le *Juif-Errant*, la pauvre Suzanne Lagier, qui est morte à Londres, il y a huit jours. Je dis pauvre parce que sa destinée artistique ne fut pas en rapport avec son rare et puissant mérite. Cette comédienne de race, qui chanta un moment dans les cafés-concerts de Paris, eût dû faire partie de la Comédie-Française. Elle joua M<sup>lle</sup> Guichard, dans *Monsieur Alphonse*, au Gymnase, et une chanoinesse dans une *Cause célèbre*, à l'Ambigu, de façon à arracher aux amateurs cette exclamation : « Mais voilà M<sup>lle</sup> Munte et M<sup>lle</sup> Allan retrouvées! »

Quand je pense que j'ai vu Suzanne Lagier jouer Marguerite de Bourgogne de la *Tour de Nestle* avec Bocage et jouer le rôle admirablement! Vraie comé-

dienne du XVIII<sup>e</sup> siècle, Suzanne avait un esprit alerte, gaulois et délicat à la fois, très fin, très drôle. C'était une madame sans gêne, qui se souvenait cependant que son grand-père avait été maître harpiste de la reine Marie-Antoinette. Elle était elle-même excellente musicienne, et l'on fredonne encore dans les revues de fin d'année plus d'un joli rondeau sur de la musique de Suzanne Lagier.

Du temps que M. Bardoux était ministre de l'Instruction publique et des cultes, Suzanne Lagier avait obtenu de lui une audience. Elle vint au ministère et, tout en causant avec Son Excellence et en lui présentant une requête, machinalement elle roula et alluma, selon son habitude, une petite cigarette de tabac ture.

Le ministre ne s'en offusqua pas; la verve de la comédienne l'amusait.

Tout à coup l'huissier du cabinet vint avertir qu'un personnage était là, qu'on ne pouvait pas faire attendre. Un évêque! Il arrivait tout droit de sa province pour venir rue de Grenelle.

— Hum! dit en souriant M. Bardoux. Que va penser le prélat en vous voyant sortir et en respirant cette odeur de tabac?

Mais Suzanne Lagier, avec un spirituel haussement d'épaules :

— Bah! monsieur le ministre, c'est bien simple : vous direz que je suis une institutrice laïque!

Tout l'esprit narquois et soudain de la comédienne disparut est là.

On a fait des bons mots de Sophie Arnould un recueil spécial, *Arnouldiana*. On eût pu en faire un des réparties de Suzanne Lagier, comme d'Augustine Brohan et de sa sœur Madeleine. Mais, au temps passé, les renommées et les bons mots durent plus longtemps qu'aujourd'hui. On oublie trop vite. Je gage que le nom de Suzanne Lagier n'est plus qu'à demi connu des générations nouvelles.

Et voilà qu'une autre grande artiste du café-concert, Thérèse, la fameuse Thérèse, restée, je crois, populaire encore, va donner prochainement une représentation d'adieu. Celle qui fut la reine de la chanson veut prouver qu'elle n'est pas morte aux chanteuses qui lui ont succédé.

— Ah! la chanson est à la mode, s'est dit Thérèse. Eh bien, je vais montrer comment on peut chanter une chanson!

Malgré Yvette Guilbert, la dame aux gants noirs, malgré Balthy, dont la déguise populaire est affichée, comme le discours de M. Cavaignac, sur tous les murs de Paris, Thérèse n'est pas oubliée. Elle reparaitra, pour un jour, faisant entendre cette voix profonde et cette admirable diction dont M<sup>lle</sup> Pauline Viardot elle-même était si frappée. Et si elle voulait pousser, je ne dirai point le paradoxe mais le courage jusqu'au bout, elle chanterait du Béranger. Elle révélerait à ceux qui les ignorent ces petits poèmes d'une émotion irrésistible : le *Vieux Sergent* ou le *Vieux Caporal*.

Mais de qui vais-je parler aux compatriotes de Paul Verlaine! Du bonhomme Béranger! Autant verser un lait de poule aux buveurs d'absinthe! Ne va-t-on pas, dans un mois et demi, fêter le centenaire de Casimir Delavigne, un poète en bonnet de coton! Je ne doute pas que les vers fameux inspirés à l'amusant bohème Fernand Desnoyers par la statue de Casimir Delavigne soient alors tirés à des milliers d'exemplaires :

Habitants du Havre, havrais,  
Je viens de Paris tout exprès  
Pour inaugurer la statue  
De Delavigne (Casimir)  
Dont la mémoire doit périr.  
Il est des morts qu'il faut qu'on tue!

A la même époque, Alfred de Musset, délégué par l'Académie pour prononcer l'éloge de l'auteur de *Louis XI* devant la statue assise aux portes du musée, s'écriait dans un café du Havre :

— Un poète? Ça, un poète? J'aimerais mieux faire l'éloge de Gustave Planche!

Nous n'en sommes pas encore à cette célébration du centenaire de Delavigne. Mais, encore un coup, attendez-vous à de vertes attaques contre ce brave Casimir, le Paul Delarache du romantisme. On en a nié et injurié de plus grands. Et n'est-ce pas un spectacle navrant de voir un roi d'Italie s'exposer auprès d'un musicien de ne pouvoir assister à la première représentation d'un opéra et traiter avec respect un maestro de quatre-vingts ans, à l'heure où tout ce qui porte un grand nom en France est à peu près certain de recevoir, de part ou d'autre, une poignée de boue? La dernière œuvre de Verdi, *Falstaff*, est une fête pour l'Italie et le souverain s'associe à cet hommage national. A la même heure,

les Rouennais, n'attendant point le tribunal d'appel, effacent à l'angle d'un de leurs quais le nom de Lesseps et le remplacent par celui de l'économiste Boisguilbert, comme les braves conseillers municipaux avaient gratté le nom de Pasteur sur les murailles d'une place publique, non pour crime de *panamisme*, mais pour crime de *cléricisme*!

Qui sait si, Verdi n'étant pas italien mais français, la nouvelle école ne le traiterait pas de *ganache*? Elles ne sont ni pleines de respect ni surchargées de pitié, les nouvelles écoles!

Après tout, ce triste état de sauvagerie morale, cet *état d'âme* d'Apaches ou de Caribes, passera peut-être comme ont déjà passé, sous les *confetti*, les masques du Mardi Gras. Et nous nous ferons absoudre de nos fautes passées par un long Carême moral.

En attendant, le vrai Carême est venu, le Carême parisien, qui ne nous prive ni d'une *première*, ni d'un dîner, ni d'un bal *avec têtes*, ni d'un concert, ni de rien, et qui a même inventé le drame sacré, les *Passions*, les *Mystères*, où l'on peut aller se sanctifier tout en lorgnant quelque jolie fille qui joue la Madeleine échevelée aux pieds d'un Christ sorti du Conservatoire, la Femme adultère repentante, les yeux peints et les cheveux dénoués. Ce sont là d'aimables et douces mortifications mondaines.

Le Carême, du reste, a cela de bon qu'il nous a débarrassés de ces étalages de chair rose, rouge ou blanche, dont MM. les bouchers de Paris ont abusé sous prétexte de Carnaval.

Pendant deux ou trois jours nous avons vu figurer, à l'état de réclames vivantes, les pauvres bœufs aux ventres gras sortis vainqueurs de je ne sais quel concours de bêtes à cornes. Ils étaient là, majestueux et lourds, admirés béatement par les passants, et les pauvres bêtes au poil roux, noir ou truité, tacheté de noir comme des galantines truffées, regardaient de leurs yeux d'herbivores — comme on le dit de M<sup>lle</sup> Demarsy dans la pièce du Gymnase — les curieux assemblés. Oh! la mélancolie profonde de ces yeux de bêtes, et la nostalgie des grands herbages, du vert normand, de l'étable lointaine! Pierre Loti a rendu cette navrante tristesse des êtres dans son admirable page : *Viande de boucherie*.

Et ces bœufs qui retenaient la foule, ces bœufs vivants, pensifs et lourds, voilà que cette même foule les retrouvait, deux jours après, dépecés, leurs membres et leur chair pendus aux crochets de l'échalas. Hides aspect de nos rues parisiennes!

On s'arrêtait devant ces tas de viandes et ces restes de massacres! Les lauréats de l'avant-veille étaient offerts aux regards à l'état de pièces d'anatomie, parmi les lauriers verts et les guirlandes de roses en papier. C'était répugnant et lugubre, indigne de ce Paris, qui a d'autres expositions que celles de ces beefsteaks et de ces rumsteaks en plein vent.

Je n'ai point noté la mort d'un auteur dramatique peu connu, et qui laisse pourtant un chef-d'œuvre : *la Grammaire*. Il l'avait signé, avec Labiche, du nom de Joly, mais son vrai nom était Leveaux.

— Voyez-vous Geoffroy venant dire au public, s'écriait-il aux répétitions de sa pièce : « Messieurs, la comédie que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Labiche et Leveaux? » On croirait à une ménagerie.

RASTIGNAC.

## LA FABRICATION DU DIAMANT

Un des plus jeunes membres de l'Académie des sciences, M. Henri Moissan, à qui l'on doit déjà, entre autres travaux importants, l'isolement du fluor, vient de résoudre un problème dont la solution hantait depuis de longues années le cerveau des chimistes et des jolies femmes : il a transformé en véritable diamant... un vulgaire morceau de sucre.

Il ne faudrait point pour cela, s'appuyant sur le principe : *Qui peut le plus peut le moins*, escompter la prochaine découverte de la classique pierre philosophale, et supposer que le même M. Moissan nous indiquera bientôt le moyen de changer les gros sous en louis d'or. Ce raisonnement par analogie serait fort imprudent, car les deux cas sont fort distincts.

Dans l'état actuel de la chimie, en effet, tout métal doit être considéré comme un corps « simple », constitué par un élément unique doué d'une personnalité propre et susceptible d'alliages ou de combinaisons, mais que l'on ne saurait transformer

en un autre corps simple. En un mot, il serait aussi difficile de convertir en or une barre de fer ou d'argent que de faire sortir un rhinocéros du ventre d'un lapin.

La psychologie du diamant se présente sous un autre aspect : assez déconcertante en apparence, elle est au fond très simple.

Depuis les expériences de notre grand chimiste Dumas et de son confrère belge Stas — dont la méthode d'analyse a été employée en faveur de feu le baron de Reichenbach — il est admis sans conteste que le diamant est du carbone, c'est-à-dire de la houille cristallisée à l'état presque pur. En effet, si l'on brûle un diamant dans un ballon rempli d'oxygène, on retrouve un peu de cendre et de l'acide carbonique. Ce dernier, sur l'identité duquel il est impossible de se tromper, ne pouvant résulter que d'une combinaison d'oxygène avec le carbone, il reste évident que le diamant était du carbone.

On conçoit dès lors que les savants aient entrevu la possibilité de purifier ce carbone qui constitue le principe fondamental de la houille, que nous trouvons à un état déjà plus parfait dans le noir de fumée et dans le graphite, et de l'obliger à cristalliser sous forme de diamant.

Théoriquement, l'opération est très simple : il suffit de dissoudre du charbon dans une drogue quelconque, et d'évaporer pour recueillir du diamant cristallisé : en pratique, on rencontre de grosses difficultés. Le carbone est insoluble dans tous les liquides connus, et longtemps, ce corps, si facile à brûler, fut réputé infusible. Il y avait bien le sulfure de carbone, *combinaison* liquide et nauséabonde du soufre et du carbone, mais les métamorphoses que Gannal lui fit subir dès 1828 ne donnèrent aucun résultat sérieux.

Les chimistes, n'ayant aucune base d'expériences, durent donc se préoccuper d'abord de déterminer les conditions dans lesquelles le diamant naturel s'est produit. Comme on le rencontre tantôt dans des grès ferrugineux, tantôt dans des terrains d'alluvion, chacun émit une théorie différente. On vit des partisans de la formation lente et de la formation brusque, à hausse et à basse température, avec ou sans le concours de la vapeur d'eau et de pressions considérables, etc. En général pourtant, on était assez disposé à admettre l'influence d'une chaleur et d'une pression que la nature seule pouvait développer.

Un beau jour enfin, on n'eut plus d'espoir que dans l'électricité. Cette force nouvelle avait déjà été utilisée pour brûler le diamant, qui avait résisté jusque-là aux feux les plus intenses. Despretz, frappé par l'exemple de l'eau que le passage d'un courant électrique décompose en gaz — hydrogène et oxygène — soumit un morceau de charbon à l'action d'une pile assez faible. Au bout d'un mois, il apercevait sur les pôles un dépôt microscopique qu'il prit pour du diamant. Une légende se forma, et il y a quelques jours encore, quantité de gens étaient persuadés que le diamant artificiel avait été obtenu depuis longtemps. Or, la poussière de Despretz n'était que du graphite : M. Berthelot l'a démontré d'une façon péremptoire.

Plus récemment, un Anglais, Marsden, inaugurant un procédé voisin de celui qui a réussi à M. Moissan, obtenait des résultats dont il ne sut point tirer parti. L'histoire de la chimie cite quelques autres tentatives : leur petit nombre indique les doutes des savants sur la solution d'un problème si séduisant.

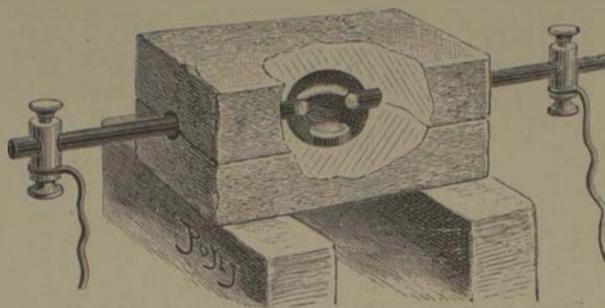
L'expérience de Despretz était cependant encourageante. Le graphite aggloméré, assez abondant dans la nature — il sert alors à faire des crayons — est très rare à l'état cristallisé. Plus pur chimiquement que le carbone ordinaire ou noir de fumée, il occupe une place intermédiaire entre ce dernier corps et le diamant noir, et il raye le rubis. Puisqu'on était arrivé du charbon au graphite, pourquoi ne franchirait-on point la nouvelle étape qui sépare celui-ci du diamant ?

M. Moissan se fit de bonne heure ce raisonnement. Lorsqu'il était préparateur de M. Dehérain au Muséum, il passait chaque jour dans la grande salle où l'on aperçoit, en face d'un énorme bloc de

cristal de roche naturel, une coupe renfermant des cristaux de roche artificiels pesant à peine quelques centigrammes. Et, souvent, il se disait qu'on devait également obtenir du diamant artificiel ; mais que, si les forces de l'homme n'arrivaient à produire que des centigrammes d'une matière que la nature fabrique en si gros échantillons, on ne pouvait à *fortiori* leur demander que des milligrammes de ce diamant dont la nature nous prépare de si petits morceaux. Et un beau jour il s'attela au problème de la cristallisation du carbone.

Comme ses précurseurs, avec plus de patience, et peut-être avec plus de méthode, M. Moissan cherche d'abord à se faire une opinion personnelle, mais justifiée, sur les circonstances qui ont pu entourer la genèse du précieux caillou.

En étudiant de près cette « terre bleue » du Cap si riche en diamants que nous avons tous vu triturer à l'Exposition de 1889, il est frappé de la place que le fer ou ses dérivés occupent dans sa composition. Bientôt, l'existence du diamant dans une météorite, dite de Cañon Diablo — les météorites sont, comme on sait, des corps éteints après une ébullition considérable — est un nouveau trait de lumière.



Four électrique.

Il s'amuse alors à brûler du diamant. Depuis quatre ans, il en a consommé pour plus de trois mille francs. A ce prix il acquiert la certitude, par l'examen des cendres, que le diamant le plus pur tient des traces de fer.

Se souvenant alors qu'à l'instar d'autres métaux, le fer en fusion dissout une certaine quantité de carbone, et qu'en outre il possède, seul avec l'argent et l'eau, la propriété bizarre d'augmenter de volume quand il passe de l'état liquide à l'état solide, M. Moissan croit possible d'admettre que la nature a fabriqué le diamant à l'aide du fer, sous l'influence d'une température et d'une pression gigantesques. Tel est le point de départ des expériences qui lui ont si brillamment réussi.

Un cylindre de fer doux, bourré de charbon de suere, est jeté dans un creuset rempli de fer en fusion porté au moyen du four électrique à une tem-

d'une couche de fer solide ; dès qu'elle est rouge sombre, on retire le tout de l'eau, et on laisse le refroidissement se terminer à l'air.

A mesure que s'abaisse la température de la fonte encore liquide à l'intérieur, cette fonte est obligée de rendre une partie du carbone qu'elle avait dissous tout à l'heure, et, comme sa dilatation est contrariée par la croûte qui l'emprisonne, il se développe une pression énorme déterminant la cristallisation de ce qui fut du suere.

Notons en passant que le succès de l'opération ne doit pas être attribué, comme on pourrait le croire et comme on l'a prétendu, à l'emploi du four électrique. Cet appareil, connu déjà depuis quelque temps, est très simple : il se compose de deux briques réfractaires abritant un creuset au-dessus duquel arrivent deux fils électriques entre lesquels on produit l'arc voltaïque. Si M. Moissan porte sa fonte à 3,000 degrés, c'est pour la saturer davantage de carbone, et avoir ainsi la chance de produire plus de cristaux.

Le culot refroidi et scié, laisse voir sur ses tranches des points gros comme une tête d'épingle : c'est le diamant. Il suffit, pour l'isoler, de traiter le bloc par les acides qui détruisent tous les autres corps.

M. Moissan a ainsi obtenu quelques milligrammes de carbonado ou diamant noir et plusieurs parcelles de diamant blanc. Le premier, examiné au microscope, se présente sous la forme d'octaèdres, aux angles parfois arrondis, noirs, avec un semis chagriné de points brillants, ou, si la cristallisation est plus avancée, avec une facette transparente.

Le second ressemble absolument au diamant naturel : même forme cristalline, stries identiques, *s'imbibant* de lumière, suivant l'expression pittoresque du joaillier. Il a en outre, comme le carbonado, cet aspect *gras* très caractéristique, que ne possède aucun autre cristal.

Enfin, le diamant Moissan raye le rubis ; brûlé dans l'oxygène, il donne de l'acide carbonique ; et, criterium suprême, sa densité est égale à celle du diamant naturel, 3,5,

alors que celle du graphite atteint seulement 2.

Aucun doute ne semble donc possible : M. Moissan a fabriqué du vrai diamant. M. Berthelot, qui se livrait à des recherches analogues, l'a lui-même reconnu, déclarant que le résultat obtenu par son confrère le dispensait de poursuivre ses propres expériences.

M. Moissan a-t-il des chances d'obtenir des cristaux plus gros et de rendre son procédé industriel ? Voilà la question « troublante ».

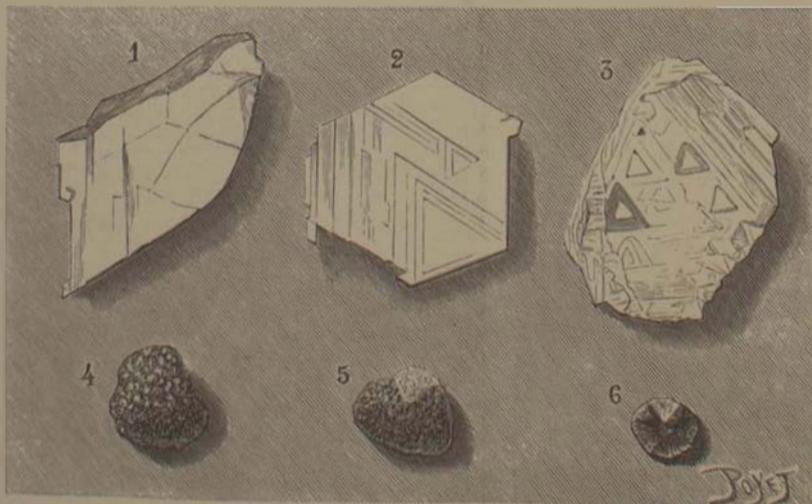
On a fait observer que cette poussière coûte au jeune académicien cinq à six mille francs. C'est exact, mais ce prix représente plusieurs années de tâtonnements, d'études préparatoires, et surtout, comme nous l'indiquons plus haut, du diamant brûlé. Désormais la dépense se réduit au fer, au charbon, à la chaleur électrique, et à quelques acides, c'est-à-dire à peu de chose.

Ce qui inquiète le plus notre savant, c'est la possibilité d'opérer sur des masses assez considérables pour recueillir des cristaux volumineux. Au moment où l'on immerge le culot en fusion, une partie de l'eau se décompose, et le mélange d'oxygène et d'hydrogène qui se dégage peut, en s'enflammant, former un mélange détonnant qui éclate instantanément. On voit le danger.

Ce n'est pas une raison néanmoins pour préjuger de l'avenir. Rappelons-nous les expériences d'Ebelman. C'est en 1847 qu'il transforma l'alumine en rubis. Les cristaux qu'il avait obtenus, et qui sont encore exposés à la manufacture de Sèvres, étaient bien petits. Presque personne n'osa se hasarder à reprendre ces expériences. Il y a deux ans pourtant M. Frémy perfectionnait le procédé, et, avec un peu de terre glaise, on fabrique aujourd'hui des rubis du poids d'un carat.

Quelles que puissent être d'ailleurs les conséquences industrielles de la découverte de M. Moissan, découverte dont il a livré le secret avec tant de désintéressement, elle restera une des plus brillantes du siècle.

FLART.



1, 2. Diamant blanc obtenu par M. Moissan, grossi 500 fois. — 3. Diamant blanc naturel grossi 300 fois. — 4, 5, 6. Diamants noirs obtenus par M. Moissan, grossis 200 fois.

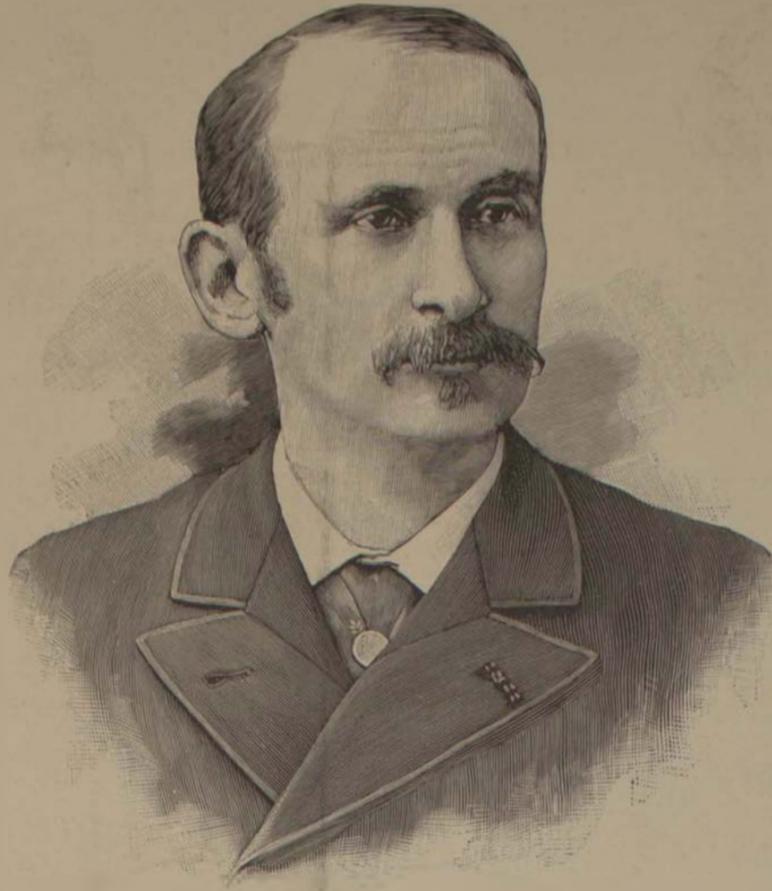
pérature de 3,000 degrés. En présence d'une telle chaleur, ce cylindre fond lui-même instantanément, et dissout une grande quantité de carbone. Le creuset est aussitôt sorti du four et jeté dans un seau d'eau. On détermine ainsi la formation rapide

## M. GODEFROY CAVAIGNAC

L'homme du jour. Un personnage passé soudainement de la pénombre discrète à la lumière crue de la grande publicité, dont le nom remplit la presse, s'étale en vedette sur les murs de Paris et de toutes les communes de France, au-dessus d'un discours désormais historique. Ce discours, qui aurait pu n'être qu'un incident, est un événement. Son auteur lui a dû l'honneur insigne de l'affichage, mieux encore, la rare fortune d'unir — un instant — tous les partis en un in-vraisemblable unanimité d'applaudissements. Pourquoi? Simplement parce que, le 8 février 1893, juste au moment psychologique, M. Cavaignac a eu l'heureuse inspiration de prononcer du haut de la tribune de la Chambre des députés quelques paroles honnêtes et sensées, qui, au milieu du désarroi jeté dans le monde politique par les scandales du Panama, y ont vibré à l'improviste comme un écho singulièrement fidèle des alarmes et des vœux de la conscience publique.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que M. Cavaignac se signale à l'attention de ses contemporains par une action d'éclat. A quatorze ans, en pleine Sorbonne, il refuse de recevoir des mains du prince impérial un prix de version grecque, obtenu au Concours général de 1867. Et, grâce à cette manifestation retentissante, le voilà qui entre à son tour dans l'histoire, à l'âge du jeu de barres et des lauriers anodins. En 1870, au Plateau d'Avron, balayé à la fois par l'âpre bise de décembre et par les obus allemands, on voit arriver dans un bataillon de mobiles parisiens un engagé volontaire, un jeune homme de dix-sept ans, frêle, pâle, imberbe, un collégien plutôt qu'un soldat. Sur son passage, les camarades s'interrogent, curieux, et chuchotent, pris d'une sorte d'admiration respectueuse : « C'est le petit Cavaignac, du grand concours... le fils du général. » Le « petit Cavaignac » ne tardera pas à faire ses preuves de virilité; après la guerre, nous le rencontrerons portant crânement sur son uniforme de polytechnicien la médaille militaire gagnée là-bas.

Ici se termine pour M. Godefroy Cavaignac — du moins jusqu'à nouvel ordre — ce qu'on pourrait appeler la « période héroïque » de sa carrière. A cette époque, un sorcier aurait ainsi tiré son horoscope : « Tu seras avant tout ingénieur, comme il sied à tout bon élève de l'École polytechnique. Mais ton origine te prédestine à la po-



M. GODEFROY CAVAIGNAC

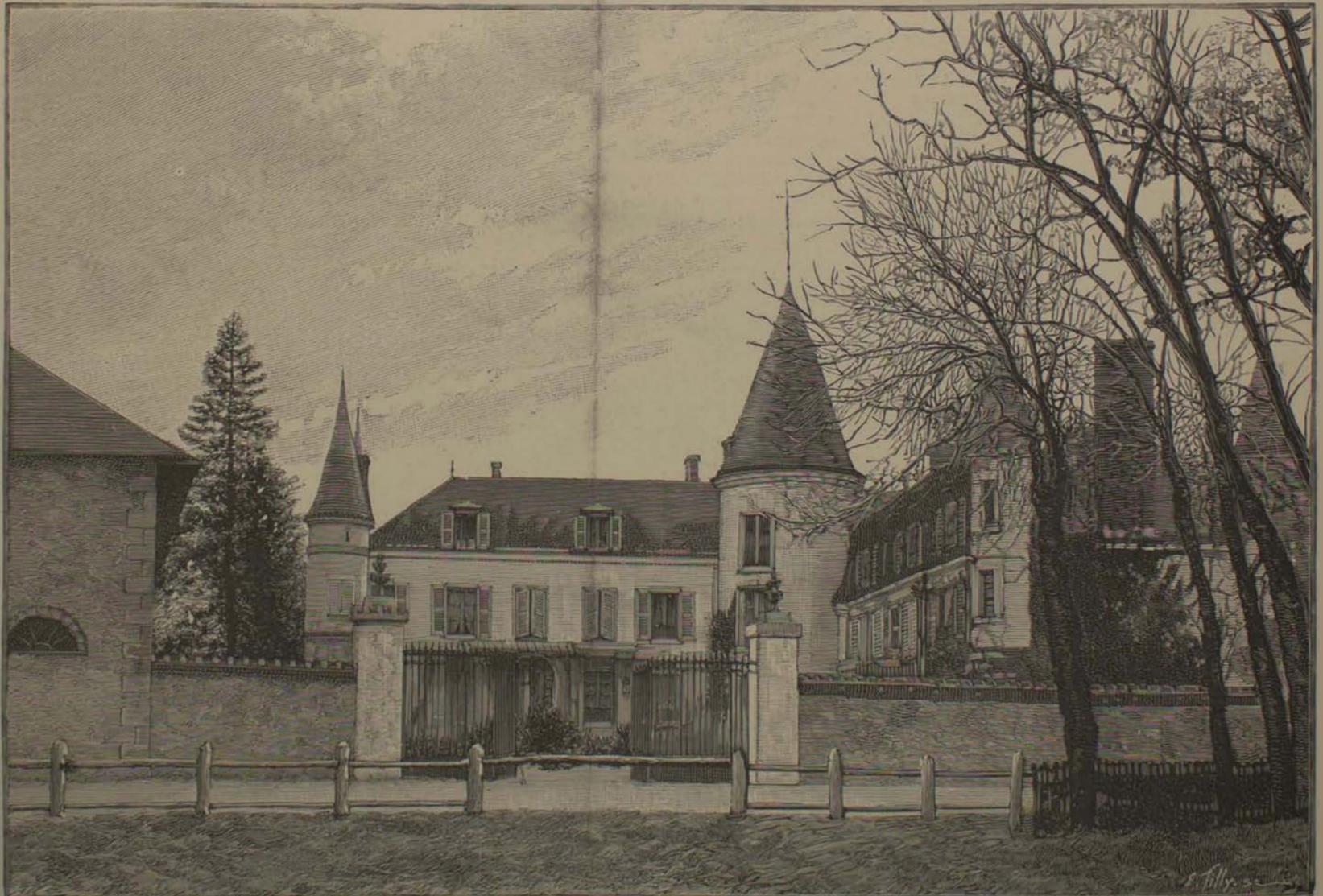
D'après une photographie de la maison Chalot, Camus successeur.

litique. Donc, vers la trentaine, tu deviendras député. Ce pas franchi, le nom, que tu sauras bien porter, le portera; laborieux, consciencieux et patient, tu lèveras graduellement dans la hiérarchie par un avancement normal. Je te vois rapporteur de la commission du budget, sous-secrétaire d'Etat, ministre même, vers la quarantaine... » Cet horoscope s'est réalisé de point en point. M. Cavaignac a suivi sa voie ascendante, lentement, mais sûrement. Pendant dix ans, quelque fonction importante qu'il exerçât, quelque poste éminent qu'il occupât, il a fait peu parler de lui, parce qu'il a peu parlé et s'est encore moins agité. Il a travaillé.

Tel il était à ses débuts dans la vie publique, tel il est resté, étant de ceux qui trouvent dans une maturité anticipée le secret de ne pas vieillir. C'est toujours le même personnage grêle comme une plante montée en graine, emplissant mal sa redingote très correcte. Visage long, osseux, œil pâle, cheveux châtains, plats et clairsemés, favoris courts aux tempes, moustache peu fournie soulignant un nez assez fort; physionomie d'homme d'étude, favoris courts aux tempes, moustache peu fournie soulignant un nez assez fort; méditative, voire presque chagrine. Le front de mathématicien, haut, étroit, dégarni, indique une volonté ferme, pouvant aller jusqu'à l'entêtement. Intelligence pondérée, esprit manquant peut-être plutôt de largeur que de justesse. Parole précise, terne, sans accent; un bon avocat d'affaires plutôt qu'un orateur de tribune. Rien du Machiavel de couloirs, quoi qu'on dise; une droiture de caractère tenant de la rectitude géométrique.

Au lieu de courir après le coche, comme tant d'autres, M. Cavaignac l'a toujours attendu au passage; c'est probablement pourquoi il ne l'a jamais manqué. Or, le coche ministériel vient de passer devant lui, se traînant cahin-caha dans un chemin creusé d'ornières profondes. L'ancien ministre de la marine a sauté sur le marchepied, il a crié au cocher : « Attention! De la main! Changez de direction, ou vous allez verser la République! » Au premier moment, tout le monde a dit : « Très bien! voilà un brave homme. » Mais profltera-t-on de son avertissement? L'invitera-t-on à monter sur le siège, à prendre les rênes? Bref, M. Cavaignac, qui est l'homme d'aujourd'hui, sera-t-il l'homme de demain? L'atmosphère politique est si troublée, l'horizon si brumeux, qu'il serait téméraire de risquer même un timide pronostic.

EDMOND FRANK.



Le château de la Chesnaye, résidence de la famille de Lesseps.



THÉÂTRE DE LA SCALA, A MILAN. — « Falstaff », comédie lyrique en trois actes, livret de M. Arrigo Boito, musique de Verdi.

Les personnages : 1. M<sup>rs</sup> Quickly. — 2. M<sup>rs</sup> Nanetta. — 3. M<sup>rs</sup> Meg Page. — 4. M<sup>rs</sup> Alice Ford. — 5. Ford. — 6. Pistola. — 7. Bardolfo. — 8. Fenton. — 9. D<sup>r</sup> Caius. — 10. Falstaff (M. Maurel) au cabaret de la Jarretiéro. — D'après des dessins de notre correspondant spécial, M. Benetti, et une photographie de MM. Ganzini et Gabriel.

## LA PETITE COMÉDIE

## LES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

(Une séance du jeudi)

M. CAMILLE DOUCET

Mes chers collègues, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je suis heureux. Non seulement l'Académie française ne tend pas à perdre son ancien prestige, comme l'insinuent quelques jeunes gens, mais on peut même dire qu'aucun des actes de notre assemblée ne laisse la France indifférente.

M. LE DUC DE BROGLIE

A propos de quoi, mon cher Camille, nous tenez-vous ce petit discours qui n'est pas dans vos habitudes? Nous nous réunissons tous les jeudis pour travailler, il n'y a pas besoin de préambule. Camille, Camille, vous vous laissez trop souvent interviewer par les journalistes, et vous devenez bavard.

M. CAMILLE DOUCET

C'est que ce jeudi, mon cher duc, n'est pas un jeudi ordinaire, comme j'aurai l'honneur de vous le démontrer tout à l'heure. Nous avons à prendre aujourd'hui des résolutions importantes et la séance qui s'ouvre comptera parmi les plus fameuses de l'Académie française.

TOUS OU PRESQUE TOUS

Oh! oh! peste!

M. CAMILLE DOUCET

Voilà pourquoi, monsieur le duc et cher collègue, je me suis permis de la faire précéder d'une allocution familière (Approbation générale). Je disais donc que la fortune de l'Académie française, loin de décroître avec les siècles, augmentait au contraire, de façon à réjouir la mémoire de son illustre fondateur le cardinal de Richelieu.

M. PIERRE LOTI

Comment! c'est le cardinal de Richelieu qui a fondé l'Académie française?

M. CAMILLE DOUCET

Quoi? Ne le saviez-vous pas?

M. PIERRE LOTI

Je lis très peu...

M. CAMILLE DOUCET, à part.

Ce jeune homme est agaçant. Il a de la chance que je ne me rappelle jamais son nom, sans cela... (Haut.) Je le répète sans avoir la crainte d'étaler trop d'érudition, c'est le cardinal de Richelieu et non un autre à qui nous devons cette réunion d'élite. (M. Pierre Loti prend le nom sur ses tablettes.)

M. PAILLERON

Voyons, Doucet, arrivons au fait. Sous prétexte que vous êtes le seul d'entre nous à avoir connu le cardinal de Richelieu... (Hilarité.)

M. DOUCET

Je ne vous suivrai pas, mon cher maître, sur le terrain des plaisanteries faciles. Mais je continue et je dis que Richelieu serait flatté de la situation exceptionnelle que sa belle création est arrivée à occuper dans le monde. Nos séances publiques sont devenues le rendez-vous le plus élégant de Paris. On s'arrache les entrées dès que nous remplaçons ceux d'entre nous qui croient devoir nous quitter pour une Académie meilleure...

M. D'HAUSSONVILLE

Voyons, Doucet, encore une fois, à quoi rime ce speech sans précédent? Je vous ferai observer que quand j'ai un discours à prononcer, je vais le plus loin possible, au fond de la province. Mais je rougirais de prononcer un discours devant mes collègues. Je commence à croire que vous feriez sagement d'imiter cette réserve. Il est déjà trois heures et ce n'est pas en bavardant que nous terminerons cette lettre A du Dictionnaire que l'Europe nous envie.

M. DOUCET, triomphant.

Eh bien! mes chers collègues, c'est justement à propos du Dictionnaire historique que j'ai à vous

faire une proposition... une proposition de la plus haute importance. (Vif mouvement d'attention.)

M. SARDOU

Vous avez trouvé le moyen de le terminer?

M. DOUCET

Oui, messieurs!

M. JOSEPH BERTRAND

C'est impossible! et j'ai déjà eu l'honneur de vous soumettre le calcul que j'ai fait à ce sujet. Etant donné le temps employé jusqu'à présent par l'Académie pour l'étude partielle de la lettre A, nous n'arriverons à la lettre Z que dans trente et un siècles neuf ans sept mois huit jours et quarante-cinq minutes. J'ai négligé les secondes parce qu'il faut laisser une place à l'imprévu. La science nous démontre également qu'à cette époque la plupart d'entre nous seront défunts et par conséquent je suis en mesure d'affirmer que c'est une utopie de croire que nous pouvons terminer le Dictionnaire historique de notre vivant.

M. LAVISSE

Ces calculs sont véritablement décourageants.

M. DOUCET

Non, messieurs, ils ne le sont pas.

M. BERTRAND

Vous prétendriez achever le Dictionnaire malgré la science?

M. DOUCET

Oui. (Il s'établit un silence solennel.)

M. MELCHIOR DE VOGUÉ

Je serais curieux de voir cela.

M. DOUCET

Voici, mes chers collègues, ce que j'ai imaginé, et j'espère que ma proposition ralliera parmi vous un grand nombre de suffrages. Nous sommes maîtres chez nous, nous ne dépendons de personne, aucune puissance humaine n'a le droit de peser sur nos résolutions. Eh bien! profitons de ce pouvoir absolu pour décréter que le Dictionnaire historique est fini.

M. ROUSSE

C'est vif! (Exclamations diverses.) Vous ne trompez pas les gens...

M. DOUCET

Il ne s'agit pas de tromper ni de faire croire que le Dictionnaire est terminé quand il ne l'est pas. Comprenez-moi bien. Il s'agit tout simplement d'interrompre d'une façon définitive un travail qui ne cesse de nous valoir les plaisanteries les plus acerbes...

(Une émotion indescriptible s'empare de l'illustre Assemblée.)

M. LE DUC D'AUDIFFRED-PASQUIER

Renoncer au Dictionnaire! Jamais!

M. MÉZIÈRES

Ce Doucet devient de plus en plus révolutionnaire!

M. PAILLERON

Qu'est-ce que nous ferons le jeudi?

M. DOUCET.

Je persiste à dire que mon idée est excellente et que nous aurions tort de nous exposer à des plaisanteries...

M. MEILHAC

Vous voulez supprimer un sujet de plaisanteries: il n'y en a déjà pas tant!

M. G. BOISSIER

Rappelez-vous ceci, Doucet: le jour où on ne fera plus de plaisanteries sur l'Académie française, nous serons bien près de ne plus exister.

M. LE DUC DE BROGLIE, fustain.

Qu'importe ce que peuvent dire quelques bourgeois et quelques pamphlétaires sur notre attitude vis-à-vis du Dictionnaire! J'irai encore plus loin que mon distingué confrère M. Gaston Boissier, et je dirai que la principale raison d'être de l'Académie est d'avoir commencé un dictionnaire et de ne pas l'achever. Tout le monde peut achever un diction-

naire: Bescherelle, Littré, Larousse, que sais-je? Ce qui est difficile, ce dont, seule, une institution comme la nôtre est capable, c'est de travailler continuellement à un dictionnaire, sans qu'on en voie jamais la fin! Le jour où nous en serions à la lettre Z, vous verriez des révolutionnaires demander la tête de tous les Académiciens sous prétexte qu'ils n'auraient plus rien à accomplir ici-bas et que leur mission serait remplie!

(Le noble immortel remporte un certain succès d'éloquence, mais l'ensemble de l'Académie ne partage visiblement pas son opinion. Les jeunes, principalement, semblent approuver M. Camille Doucet. On entend même la phrase suivante, prononcée par un timide: « Le dictionnaire devient, en effet, bien rasant. »)

M. ROUSSE, amer.

J'ignore quel est celui de nos collègues qui vient de se servir de cette expression bizarre, mais celui-là, en effet, ne doit pas souhaiter la continuation d'un dictionnaire quelconque. (Murmures.)

M. D'AUDIFFRED-PASQUIER

Je ne serais même pas surpris que cela vienne de quelque membre de cette Université qui...

M. DOUCET, suppliant.

Messieurs!

M. DE BROGLIE

Voilà ce que vous avez fait avec votre proposition, Camille!

M. DOUCET

Mettons-la aux voix. J'ai la conviction que la majorité de l'Académie est avec moi. (Cris de: Oui! aux voix! aux voix!)

(La proposition de M. Camille Doucet est mise aux voix et adoptée.)

M. D'HAUSSONVILLE

C'est la fin de l'Académie!

M. GRÉARD

C'est le commencement de l'Académie nouvelle! Je demande la parole pour une autre motion. (Geste affirmatif de M. Doucet.) Mes chers collègues, nous venons d'accomplir une réforme qui restera infiniment plus historique que le Dictionnaire de ce nom, je me permettrai de vous en soumettre une autre.

M. ROUSSE

Une concurrence à la Chambre des députés, alors!

M. GRÉARD, continuant.

Il faut frapper un grand coup sur l'opinion!

M. DE BROGLIE

A bas l'opinion!

M. GRÉARD, implacable.

Je propose donc la réforme de la vieille orthographe et son remplacement par une orthographe plus conforme aux progrès de la civilisation.

(Tumulte. Protestations.)

PLUSIEURS VOIX

C'est trop fort! Cette fois-ci, vous allez un peu loin!

M. D'AUDIFFRED-PASQUIER

Je devine maintenant d'où est partie l'épithète: « C'est rasant! »

M. GRÉARD

Cette réforme est dans votre intérêt, monsieur le duc!

M. DOUCET

Gréard, vous dépassez les bornes!

M. BOISSIER

Ce sont les mœurs du régime parlementaire qui envahissent l'Académie. Tout est perdu!

M. DOUCET

La séance est levée. Du calme, messieurs!

(Véritable brouhaha.)

M. DE BROGLIE

Ce n'est plus la peine, à présent, de repousser M. Emile Zola!

VOIX NOMBREUSES

Vive l'orthographe!

(L'Académie se sépare sur cette protestation indignée.)

ALFRED CAPUS.



## LA MODE

Les nouveautés printanières font peu à peu leur apparition ; elles éclosent une à une du cerveau des grands faiseurs en vogue qui les montrent alors aux yeux charmés des coquettes.

La note générale comme forme sera vraiment du 1830 ; mais du 1830 pur, aussi bien pour les robes que pour les chapeaux, vêtements et coiffures. Les plus jolies soieries sont faites dans cette idée, et ces tissus auront la plus grande vogue. Les volants dont on orne les jupes en ce moment sont bien les garnitures s'adaptant le mieux sur une robe de soie. On fait des satins, des taffetas glacés de teintes très nouvelles ; les uns sont parsemés de petits dessins, de fleurettes satinées semblant changer de nuances à chaque mouvement de l'étoffe, rappelant les caméléons, sur les autres, de fines rayures blanches sont striées de métal or, argent ou acier.

Du reste, les plus jolies dispositions ont été trouvées, nous reportant aux merveilleux brochés anciens. En général, les grands motifs sont réservés pour les toilettes de cérémonies, surtout pour femmes d'un certain âge ; les jeunes filles, jeunes femmes, font leur choix parmi les tout petits dessins.

La popeline, ou l'épingline ombrée, dégradée, a un velouté, une mollesse, incomparables.

Comme teintes dominantes nous aurons le rouge violet magenta, le rouge giroflée ; des mélanges de mauve et rose, vert et abricot, rose et vert. Beaucoup de beige, glacé de différents tons.

Les lainages, pour ce printemps et cet été, sont ravissants. Des crépons très légers à reflets divers, des crépés, où courent des semis soyeux de nuances claires, sur fond clair. Très joli, une sorte de tissu « jardinière » tramée de toutes les nuances d'un parterre ; dans quelques-uns se mélangent des trainées de fil d'or.

Où ces robes multicolores sont vraiment idéales, c'est en soirée ; pour cet effet, on a des mousselines de soie irradiées de teintes diverses, dégradées de tons, d'un effet étonnant, dont on fait des tuniques droites, posées sur un dessous de soie pâle, vert d'eau, crème, bleutée. D'autres sont formées de plusieurs jupes de tulle plissé, chaque jupe d'une couleur différente, posée l'une sur l'autre.

Ces toilettes arc-en-ciel portent le nom de robe « Loïe Fuller », cette danseuse surprenante dont le succès et celui de ses robes lumineuses ont sans doute inspiré cette mode.

Est-ce que la nouvelle ampleur ajoutée aux jupes ne viendrait pas d'elle aussi ? il paraît que la moindre de ses robes renferme cent mètres d'étoffe ! La mode est si bizarre, qu'il est curieux parfois de rechercher ce qui a pu déterminer tel ou tel autre de ses caprices.

L'or, les paillettes, les pierreries, sont de plus en plus en vogue ; les robes de bal sont éblouissantes, scintillantes. Des tulles sont criblés de paillettes et de perles, qui se mélangent à de mignonnes dispositions, composées de tout petits rubans comète satiné ; l'effet produit par ces toilettes est ravissant.

Les femmes se surchargent de bijoux : elles ressemblent toutes à des princesses des Mille et une nuits. Les perles, pour l'instant, ont toute la vogue. Des colliers de chien, de trois ou cinq rangées de perles fines, sont retenus de place en place par des barettes de diamant. Il est fort joli de former ce même genre de collier droit, en velours assorti à sa toilette avec des barettes de différentes pierreries.

Voyons un peu la toilette de bal que représente notre dessin : elle est en satin vert d'eau, broché rose tendre et argent. Bas de jupe original, composé de pétales de fleurs en satin et velours vert d'eau et vert foncé, posé sur un léger frissonnement de gaze vert d'eau. Les ballons des manches, ainsi que la ceinture drapée, sont en velours foncé, grande berthe en point d'Angleterre.

L'ornement de la jolie coiffure qui l'accompagne est assorti à la toilette. Un satin vert lumière entoure le chignon frisé, s'élève au milieu des bouclettes en avant, et vient former un nœud Lenthérie légèrement du côté gauche.

Voici une robe d'un tout autre genre ; sur un fourreau de satin noir tombe une tunique de tulle noir perlé de jais et de paillettes noires. Le haut du corsage forme brassière empire à manches courtes en velours « soleil couchant », tout enguirlandé de chaînes de jais. Très longs gants noirs brodés de paillettes. Dans les cheveux, petit chiffonnage rond en velours d'où part en fusée une aigrette noire toute droite. Ces aigrettes avec fleur, plume sur pied de velours, accompagnent très bien la robe empire, elles en semblent le complément obligatoire.

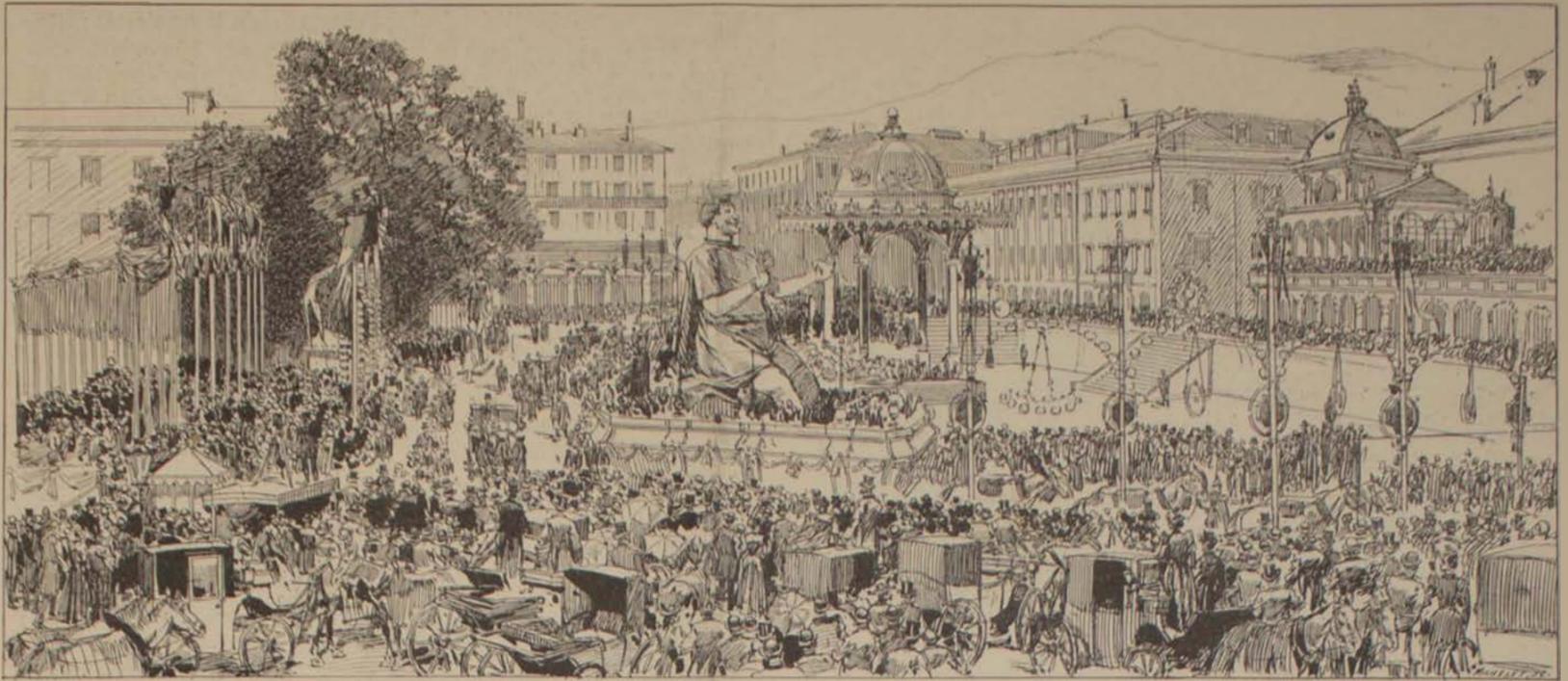
Cette autre robe en satin mauve glacé est bordée de plume mauve dans le bas et autour du décolletage ; des perles de strass forment des gouttelettes de rosée au milieu des plumes. Les ballons sont en velours vert-pomme ainsi que le lien qui entoure la taille.

Les robes plissées accordéon reviennent à la mode ; elles font très bien toutes droites, le corsage simplement orné de grands revers de velours formant berthe évasée sur les épaules.

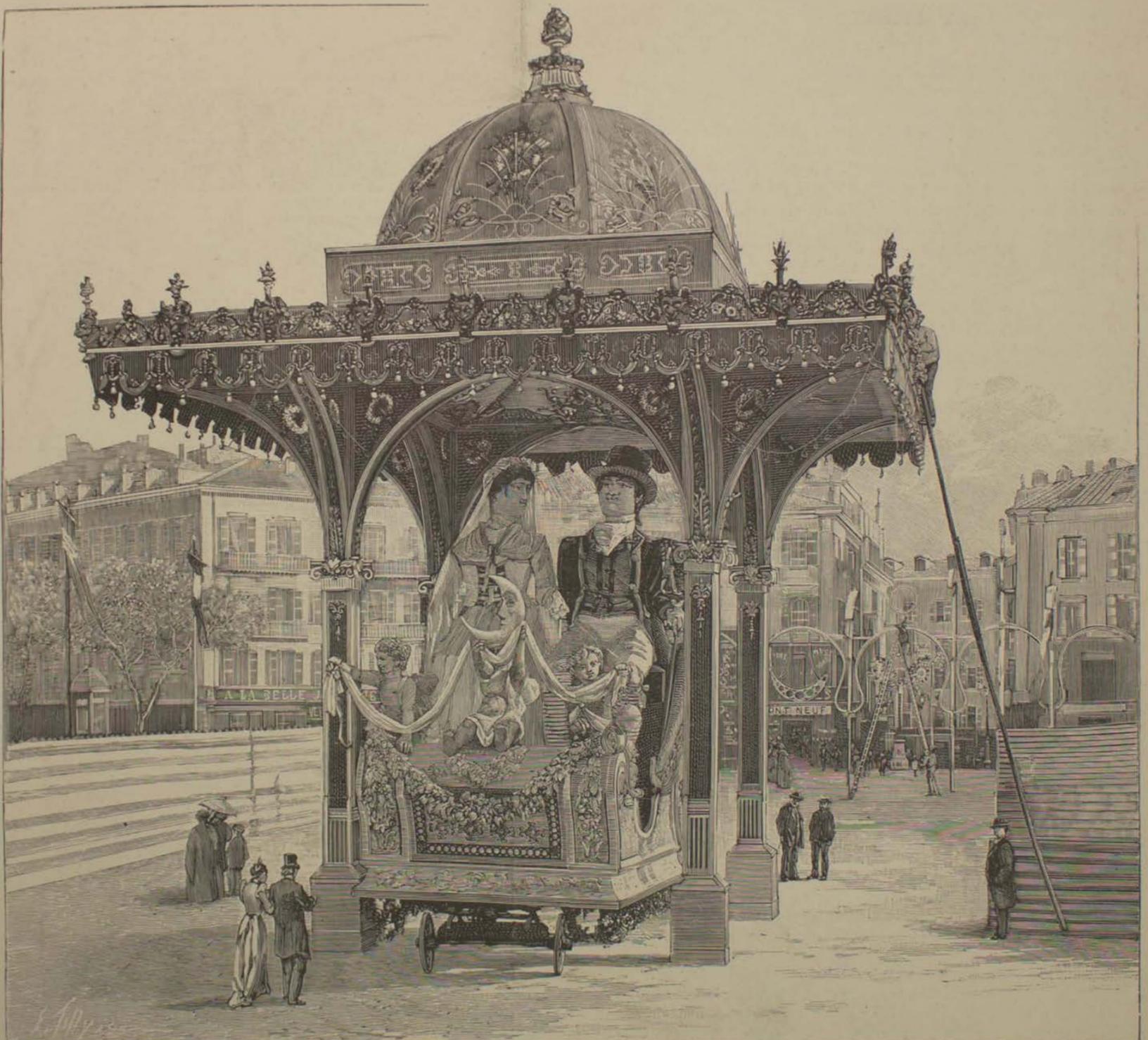
On plisse le velours très finement à la mécanique sans l'abîmer, pour en faire des garnitures de chapeaux ; on en forme deux grandes ailes de moulin, fixées au milieu par un bijou de prix ; ou bien encore deux choux ronds en velours plissé sont posés en pompon d'âne de chaque côté d'une petite calotte de brocatelle d'or, perlée de turquoises et de jais.

FANFRELUCHE.

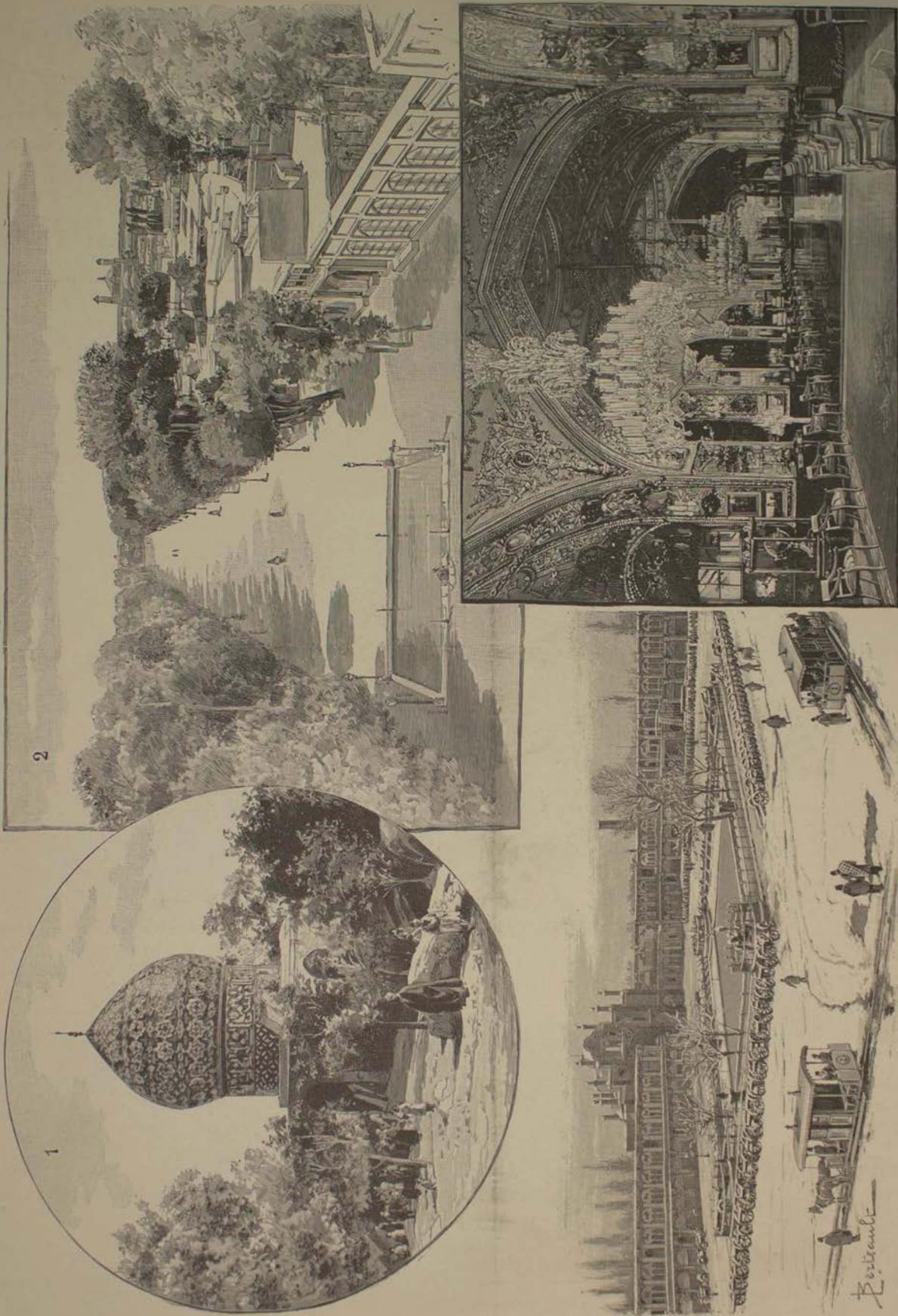




LE CARNAVAL DE NICE. — Le défile des chars sur la place Masséna.



LE CARNAVAL DE NICE. -- L'installation de M. et M<sup>me</sup> Carnaval sous le kiosque élevé devant le Casino.  
D'après des photographies de notre correspondant, M. Gilletta.



EN PERSE. — 1. Mosquée de Chimrasse. — 2. Kazvin. — 3. La place des Canons, à Téhéran. — 4. Musée du palais royal. — D'après des photographies communiquées par M. Poitet.

*Bestaube*



Femmes voilées dans la rue.

EN PERSE

Suite. — Voir nos numéros des 14 et 21 janvier.

C'est, comme nous l'avons dit, à Kasvin, l'ancienne capitale de la Perse, où l'on remarque une avenue magnifique située devant l'hôtel des Postes, qu'on laisse les chevaux pour continuer le voyage en voiture jusqu'à Téhéran, en passant, si l'on veut, par Chimrasse, où se trouve une mosquée réservée aux Persans musulmans.

Le premier souci du voyageur en arrivant à Téhéran est de se faire une idée de l'ensemble de cette ville si curieuse : nous ne saurions trop lui conseiller de se rendre tout d'abord sur la place des Canons, ainsi nommée parce qu'on y trouve rangée la plus grande partie des canons que possède l'artillerie persane. Il y règne toujours un mouvement considérable, en raison des nombreuses avenues qui y aboutissent.

Un des coins les plus fréquentés sur cette place est celui qui se trouve situé du côté de la rue du Gaz, devant la banque impériale de Perse, société anglaise, dont le bâtiment actuel, restauré depuis peu, possède un cachet tout particulier. A cet endroit se croisent des tramways analogues à ceux que l'on rencontre un peu partout en Europe, sauf cependant le compartiment spécial réservé aux femmes qui ne peuvent s'asseoir autre part, fussent-elle accompagnées de leur mari. On y trouve aussi une station de petites voitures, depuis qu'une Société particulière a établi ce service très apprécié non seulement des Européens, mais encore des Persans.

De la place des Canons, on peut se diriger sur le Palais Royal. Ce Palais Royal comprend un ensemble de bâtiments dont la description détaillée nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de citer le musée dont nous donnons une vue intérieure, et dont les diverses salles renferment une foule d'objets, la plupart d'une valeur considérable.

On y voit notamment le trône des Paons, estimé à plus de 100 millions, le globe terrestre, en or massif, sur lequel on a représenté l'Angleterre et la France en diamants, la Perse en turquoises, l'Inde en améthystes,

l'Afrique en rubis, les mers en émeraudes, et les continents, îles et océans en diverses pierres précieuses. On estime cette sphère à plus de neuf millions. Le fameux Demavend, dont nous parlerons plus loin, est représenté sur cette sphère par un rubis ayant appartenu à Shah-Rock et Téhéran est indiqué par un diamant splendide provenant d'un roi afghan.

On y peut admirer en outre quantité de tableaux, de lustres, de tapis, de vases de Chine, du Japon, de la Perse. Des mosaïques, des trophées divers, des vases en malachite, des marbres de Mesched, des portraits et photographies, des armures, etc.

Une des choses qui étonnent le plus le voyageur, à partir de Reht surtout, c'est le costume des Persanes.

En Turquie, les femmes sont également voilées, mais avec les yeux et une grande partie du front visibles. Les femmes persanes, au contraire, ont la tête recouverte d'un voile immense qui leur cache toute la



Le pantalon de la Persane.

figure. A la hauteur des yeux seulement est ménagée un petit carré d'étoffe quadrillé à jour. Ce tissu quadrillé est très serré, et, si la Persane y voit suffi-

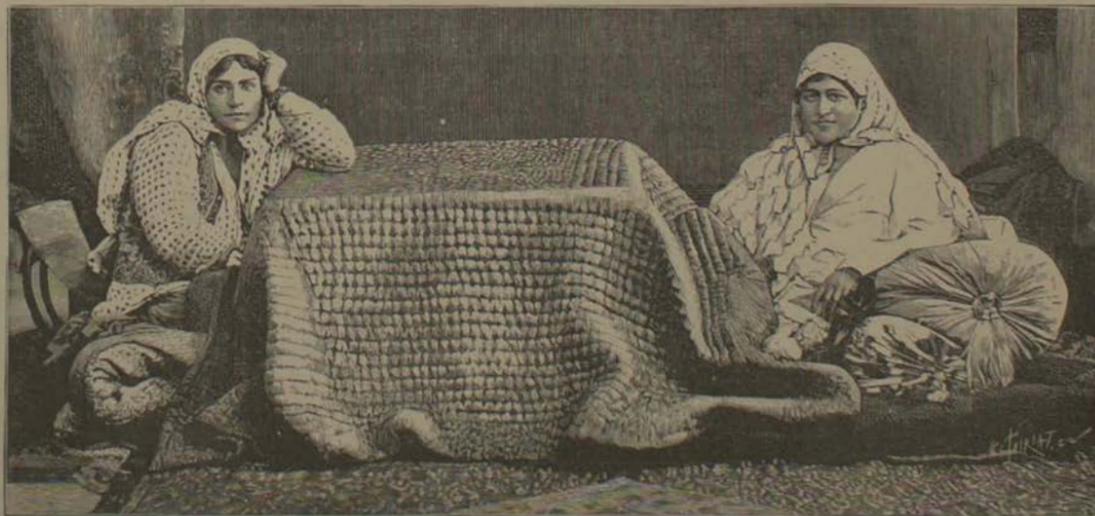


Une famille dans les rues de Téhéran, le soir.

samment pour se conduire dans la ville, elle doit se dévoiler ou présenter en dessous de son voile les objets qu'elle peut avoir à examiner de près, par



Costumes d'intérieur.



Le coucher.

exemple au bazar lorsqu'il s'agit d'acheter une étoffe ou un article quelconque; mais, si elles sont plus ou moins dévoilées lorsqu'autour d'elles ne se trouvent que des Persans, dès que la présence d'un Européen est signalé, le fameux voile est ramené sur la face.

Le costume de la femme persane est bizarre. Extérieurement, il est absolument le même pour toutes, quelles que soient les situations de fortune, de rang, etc. La différence existe seulement dans la qualité de l'étoffe et la valeur de l'agrafe qui retient le voile derrière la tête.

Un manteau immense ne laisse apercevoir, de la Persane, que les pieds recouverts d'une étoffe identique à celle du pantalon qui en est du reste la continuation, ainsi qu'on peut le remarquer sur la photographie. Ce pantalon est de couleur diverse, le plus souvent vert, violet, ou encore jaune, brun, gris, etc. Il est composé de deux parties, dont chacune s'ajuste au corps au moyen de cordons.

La chaussure n'est nullement élégante, une sorte de sandale à bouts carrés. Quelques Persanes ont maintenant le soulier rappelant la forme des caoutchoucs que portent les Européennes. Quelques Persanes aussi portent simplement les caoutchoucs en guise de chaussures, quand le temps est mauvais.

Les femmes sortent souvent plusieurs ensemble, et s'il leur arrive de rester un peu tard chez leurs amies, elles doivent se munir d'une lanterne ou « phanous » portée par un domestique les précédant.

La ville est bien éclairée, en grande partie, par le pétrole, sauf les principales allées qui sont éclairées au gaz, mais après une certaine heure tout est éteint et il n'est pas prudent alors de s'aventurer dans les rues de Téhéran sans être muni d'un petit ou d'un colossal phanous: non pas au point de vue de la sécurité personnelle, mais pour éviter les trous pratiqués en plein chemin, les ruisseaux, les travaux de déblais ou de remblais.

L'aspect de toutes ces familles déambulant ainsi, précédées d'un porteur de lanterne, dans les rues sombres de la ville, est assez amusant. C'est le spectacle du reste qu'offre encore bon nombre de nos petites villes de province.

Si les Persanes, au dehors, se ressemblent toutes, soit par leur costume, soit par leur allure, il n'en est pas de même dans leur intérieur; pour les riches comme pour les pauvres, cependant, l'ensemble du vêtement se compose toujours à peu près des mêmes parties. C'est-à-dire le pantalon blanc étroit, la petite chemisette, une sorte de fichu, puis la casaque le plus souvent en velours, en couleur très voyante et ornée d'une série de broderie ou de pierreries; enfin le jupon très court mais très large, ce qui fait qu'en le serrant on forme une série de plis qui font ressembler la Persane à une danseuse espagnole.

En été la femme du peuple reste le plus souvent chez elle ou s'éloigne peu de sa maison; elle est vêtue de la chemisette, du fichu et du pantalon blanc: le tout caché plus ou moins par le grand voile en étoffe également claire qui remplace le manteau noir et le voile dont il a été parlé. La manière de se coucher des Persans et Persanes diffère totalement du système des Européens. Le Persan se couche sur un léger matelas muni d'un oreiller; pas de drap. Il se déshabille à peine, et se garantit du froid au moyen d'une ou plusieurs couvertures qui viennent s'arrêter sur une sorte de caisse au fond de laquelle on place au besoin un brasero. Dans certaines familles alors, ce foyer central sert à deux, trois ou quatre personnes et même plus. La gravure que nous donnons permet de se rendre compte de ce système singulier usité en hiver. En été le Persan couche le plus souvent sur le toit de sa maison, ou dans la rue. Et l'on peut voir, dès la fin du mois de mai, les soldats casernés sur la place des Canons étalés devant leurs baraques, enveloppés d'une simple couverture.

(A suivre.)

H. PELLET.

## LES THÉÂTRES

THEATRE-LYRIQUE: *Les Contes d'Hoffmann*, opéra en quatre actes de MM. J. Barbier et Carré, musique de J. Offenbach. — PALAIS-ROYAL: *Le Veglione*, comédie en trois actes, de MM. A. Bisson et A. Carré. — GYMNASSE: *Les Amants légitimes*, comédie en trois actes, de MM. Janvier et Ballot. — CIRQUE FERNANDO: *A bride abattue*, revue équestre par M. Morride. — ODÉON: *L'Argent d'Autrui*, comédie en cinq actes, de M. Léon Hennique. — CHATEAU-D'EAU: *Le Crime d'Orceval*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman d'Emile Gaboriau par MM. Emile Mendel et E. Pourcelle.

Je suis plein de tendresse pour le Théâtre-Lyrique. C'est mon droit. M. Détrouy vient de reprendre les *Contes d'Hoffmann*, qui alterneront sur l'affiche avec *Madame Chrysantheum*.

J'appelle la bienveillance du public parisien et la bénédiction céleste sur l'entreprise de M. Détrouy.

Puissent ces diverses protections assurer, je ne dis pas la prospérité, mais simplement l'existence de cette scène.

M<sup>lle</sup> Vuillaume a fait merveille dans les *Contes d'Hoffmann*. Elle est très bien secondée par les autres artistes. L'orchestre était un peu ému à la première, mais il résulte de renseignements pris à bonne source qu'il est maintenant tout à fait remis de son émotion. Dieu nous conserve le Théâtre-Lyrique pour la plus grande gloire des musiciens français!

Au théâtre du Palais-Royal, succès du *Veglione* (on prononce le g). Poulard, vieux pharmacien, à Grasse, et Blanchon, jeune docteur en médecine, se sont associés pour exploiter en commun le miel Poulard qui possède sur les autres laxatifs l'avantage d'être très agréable au goût.

Poulard a épousé une femme hargneuse et jalouse. Blanchon est le mari d'une jeune femme charmante, Suzanne, qu'il a soufflée à son ami Justaret.

— Blanchon, avait dit Justaret, demande pour moi la main de Suzanne.

Et Blanchon, épris de la jeune fille, l'avait épousée à l'insu de son ami, après avoir envoyé à celui-ci les plus tristes et les plus faux renseignements sur la famille: la mère de Suzanne était une ancienne chanteuse de café-concert et avait créé le *Trombone d'Arthur*; le père était tout bonnement « un vieux pochard ».

Justaret, qui était parti pour gérer ses propriétés au Canada, revient un jour. Il s'agit de lui dissimuler le mariage de Blanchon avec Suzanne.

Vous savez combien les auteurs du *Veglione* sont passés maîtres en l'art d'exposer, compliquer et dénouer ces amusantes intrigues.

Blanchon dit à Poulard de conduire M<sup>me</sup> Blanchon à Beaulieu où habitent les parents de la jeune femme.

M<sup>me</sup> Blanchon persuade au pharmacien de la conduire au grand *Veglione* du Casino municipal à Nice. Celui-ci résiste, elle le grise, le persuade, et elle rencontre Justaret avec lequel elle s'explique. Plaignez l'infortuné Blanchon qui croira, dans une série de scènes bien faites, que sa femme a été la maîtresse de Poulard et de Justaret. Poulard, qui est gris, ne se souvient de rien.

L'abrutissement comique du pauvre homme a rempli de joie la salle du Palais-Royal pendant tout le second acte de la pièce. Milher y a été parfait, Raymond m'a paru délicieux dans Justaret et M<sup>me</sup> Daynes-Grassot a amusé autant qu'elle amuse au Vaudeville, et ce n'est pas peu dire. Allez aux Palais-Royal!

Autre succès au Gymnase. Faites sonner les cloches de la cathédrale! C'est le 10 février 1893 que s'est opérée cette réconciliation entre le public parisien et le Théâtre de Madame. MM. A. Janvier de la Motte et Marcel Ballot en ont été les intermédiaires... légitimes. Ce sont deux hommes d'esprit et leur pièce est du Gondinet. En disant cela je prétends leur adresser un compliment très vif.

Les *Amants légitimes* ce sont M. et M<sup>me</sup> de Puysec, deux époux qui sont dans l'impossibilité de dépenser le capital de deux millions qui constitue la dot de madame. Une belle-mère prudente a stipulé, dans un sage contrat, que les seuls revenus de la dot seraient à la disposition de ces deux dévorants.

Un sieur Letourneau, ancien notaire et usurier en exercice, a de fortes créances sur M. de Puysec et il lui suggère de tourner le contrat en divorçant de complicité avec sa femme, ce qui permettra à celle-ci de disposer de son capital. Les deux cervelés accueillent avec joie cette idée folâtre et finissent, après s'être amusés au jeu du divorce, par vouloir divorcer pour tout de bon. La réconciliation vient à l'heure dite, et le soir de la première, M. Victor Koning a pu aller se

coucher sans se demander ce qu'il mettrait en répétition le lendemain. L'interprétation est excellente. M. Noblet est supérieur.

Il y a fort longtemps que je désirais assister à une revue équestre. Oui, ce désir me hantait! Je me disais: « Tu as vu des pantomimes, des mimodrames et des monodrames, tu as vu des danses serpentine et des revues au défunt Théâtre-Taitbout, mais tu n'as jamais assisté à une revue équestre. Mourras-tu avant d'avoir assisté à une revue équestre? » Je fis part de ce désir au directeur du théâtre Déjazet qui, sans reculer devant le côté revue, recula devant le côté équestre. Je m'adressai au Cirque-d'Hiver qui me promit de l'équestre, mais me refusa de la revue.

Informé de mon dada (je crois que c'est ici le mot), M. Fernando, directeur du cirque qui porte son nom — à moins que ce soit lui qui porte le nom de son cirque — a commandé cette revue à M. Morride. Toujours pour me faire plaisir, l'auteur s'est chargé du rôle de compère et les événements de l'année ont défilé devant moi à pied, à cheval, en voiture et même en vélocipède. J'ai compté 180 pieds, 15 chevaux, 5 voitures dont trois chars, un vélocipède et un fouet — qui n'était pas celui de Juvénal. J'ai vu d'aimables femmes qui chantaient moins faux que dans les revues de théâtre, des clowns très gais, des scènes amusantes, variées et parfois patriotiques. Voilà de quoi émerveiller le boulevard Rochechouart, la rue des Martyrs et les hauteurs Montmartroises pendant longtemps!

L'Odéon a représenté *L'Argent d'autrui* qui a déçu — provisoirement — les espérances que l'on fondait sur M. Hennique, un lettré estimé de tous. N'insistons pas sur cette soirée et gardons la conviction que l'auteur de *La Mort du duc d'Enghien* et *d'Esther Brandès* est un de ceux qui réussiront ailleurs qu'au Théâtre-Libre.

Au Château-d'Eau, encore un bulletin de victoire. *Le Crime d'Orceval*, construit suivant la bonne formule, et interprété par une troupe pleine de zèle, a parfaitement réussi. C'est un mélodrame que l'Anbigu aurait pu représenter sans déchoir. Nos compliments à MM. Mendel et Pourcelle dont on voit le nom trop rarement sur les affiches de théâtre.

ALBIN VALABRÈGUE.

## NOTES ET IMPRESSIONS

Devant les grandeurs qui tombent, je mesure la chute et je souffre de tous les degrés.

M<sup>me</sup> DE STAEL.

La foi démocratique, comme tous les genres de foi, est exposée à des tentations: il y a, par moment, du mérite à y persévérer.

ERNEST RENAN.

Ce sont les honnêtes gens qui font durer le monde.

CUVILLIER-FLEURY.

Une nation ne meurt pas de reconnaître une faute, mais d'y persister.

ALFRED DUQUET.

Le bonheur est une denrée merveilleuse; plus on en donne, plus on en a.

EDM. THIAUDIERE.

Le luxe des pauvres est quelquefois plus navrant que leur misère.

WERTHEIMER.

L'orthographe française, c'est aussi une parcelle de la France.

MICHEL BREAL.

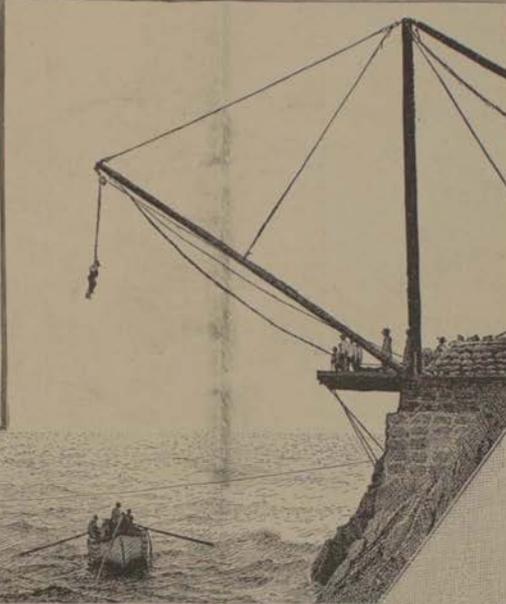
Le titre « fin de siècle » peut s'adapter à tout, il n'a pas de sens: c'est en cela aussi qu'il est fin de siècle lui-même.

ALBERT SOUBIES.

Vieux jeu: mettre tout son esprit à se moquer de ses ennemis; nouveau jeu: employer son talent à se moquer de soi-même.

Nul n'excellé à prêcher l'honnêteté aux pauvres diables comme un fripon parvenu.

G.-M. VALTOUR.



AUX ILES HAWAÏ

1. La rue de la Reine, à Honolulu. — 2. La reine Liliuokalani. — 3. Façon de débarquer sur certains points des îles. — 4. La princesse Kaiulani.



AUX ILES HAWAÏ

1. Les amazones hawaïennes. — 2. Une femme canaque. — 3. Les danseuses de Hula Hula. — 4. Ancienne case des indigènes. — 5. Une idole.

## DOCUMENTS ET INFORMATIONS

**Les accidents dus aux courants électriques** de haute tension ont été récemment l'objet d'une enquête que MM. Béraud et Lacassagne, de Lyon, ont faite auprès des électriciens du monde entier. En rapprochant et en critiquant les nombreuses observations, ainsi recueillies, d'accidents de fulguration constatés dans l'industrie électrique et d'électrocutions pratiquées sur l'homme et les animaux en Amérique, ces auteurs ont conclu que l'électricité tuait de deux manières : 1° En produisant des lésions mécaniques des vaisseaux et du système nerveux ; 2° en arrêtant, autrement dit, en langage des physiologistes, en *inhibant* les grandes fonctions de la respiration ou du cœur.

Le premier genre de mort est surtout le fait de l'action de la foudre et des décharges statiques de puissantes batteries ; mais le second est la règle dans les cas de fulguration industrielle.

Ces deux genres de mort se distinguent d'ailleurs par un caractère des plus importants, en pratique. En effet, tandis que les décharges disruptives, du premier genre, entraînent la *mort définitive*, les actions électriques du second genre mettent le plus souvent les victimes en un état de *mort apparente* dont on peut les faire revenir en pratiquant la respiration artificielle immédiatement après l'accident.

Suivant une heureuse formule due à M. d'Arsonval, et que toutes les personnes maniant l'électricité devraient connaître, *un foudroyé doit donc être traité exactement comme un noyé*.

La conséquence de ces observations, c'est que l'électrocution est un procédé compliqué, barbare et infidèle. Aucun de nos savants physiiciens et physiologistes n'a réussi à tuer *sûrement* un malheureux lapin, même en employant des courants de 2,500 volts et de 20 ampères ; lorsqu'on croyait avoir réussi, il était encore possible de ramener l'animal à la vie en pratiquant la respiration artificielle ; et c'est à peine si les machines employées en Amérique pour l'électrocution donnent 1,500 volts !

Aussi M. d'Arsonval avait-il mis autrefois les médecins américains au défi d'oser faire la respiration artificielle chez les patients aussitôt après l'électrocution. Loin de relever ce défi, les médecins s'empres- sent au contraire de faire l'autopsie des suppliciés, aussitôt après le choc électrique. Et cette précaution ne paraît pas inutile, car l'expérience semble avoir maintenant prouvé que les patients n'ont été mis, par le passage du courant, qu'en état de mort apparente, autrement dit de syncope cardiaque et respiratoire ; et ainsi l'autopsie est tout à fait nécessaire pour *achever* l'exécution.

La conclusion de toutes ces recherches, c'est que l'électrocution n'est pas encore mûre pour la pratique dans nos pays d'Europe, où l'attrait du nouveau ne nous aveugle pas tout à fait sur les points essentiels.

**Une éclipse totale de soleil** aura lieu du 15 au 16 avril prochain. Cette éclipse n'est pas seulement une des plus longues, mais encore elle sera la dernière du siècle. Le disque du soleil disparaîtra complètement pendant 4 minutes et 16 secondes, et comme l'ombre de la lune se projettera sur une grande étendue de pays, le choix sera grand des stations où il sera possible de faire des observations scientifiques. La ligne de totalité commence dans la partie méridionale du Pacifique, pénètre dans le Chili par 29° de latitude sud, coupe obliquement l'Amérique du sud pour quitter le Brésil près de l'équateur, traverse l'Atlantique dans sa partie la plus étroite, pénètre en Afrique à Joal entre Bathurst et Dakar, par 11° de latitude nord, et quitte la terre vers l'intérieur de l'Afrique septentrionale.

La mission française, envoyée par le Bureau des longitudes, établira son poste d'observation sur la côte du Sénégal, à Joal. Le gouvernement anglais a organisé deux missions, dont l'une observera en Afrique, à Fundium, à 100 kilomètres de Bathurst. Cette station a été offerte par le Gouvernement français. La seconde mission observera au Brésil, à Ceara. De nombreuses missions américaines sont en outre en voie d'organisation.

**Il règne en Ecosse**, actuellement, une invasion de campagnols et de mulots qui rappelle celle que vient de subir la Thessalie, et qui cause une grande inquiétude aux propriétaires fonciers. Nos lecteurs n'ont pas oublié la calamiteuse multiplication des lapins en Australie, dont nous avons eu l'occasion de parler. Or, ces deux phénomènes, multiplication des campagnols en Ecosse, et multiplication des lapins en Australie, semblent liés par un rapport naturel de cause à effet. En effet, parmi les moyens employés pour détruire ces derniers, il parut pratique de recourir aux ennemis naturels du lapin, et on fit venir d'Angleterre de grandes quantités de putois, de fouines, d'hermines et de belettes ; mais les ennemis du lapin sont aussi ceux des rats, et l'on assure que la multiplication du mulot a justement coïncidé avec ces exportations.

Quoi qu'il en soit, le Gouvernement anglais vient d'envoyer en Grèce une mission chargée de recueillir le bacille du typhus des rats, qui a si bien réussi contre les campagnols de Thessalie. Voir sur ce sujet notre numéro du 28 mai 1892, page 478.)

**Un appareil de sauvetage**, destiné à remonter à l'origine les gens qui se sont précipités au fond d'un puits, a été imaginé par M. Putnagor, de Bombay. Cet appareil consiste simplement en un filet en corde goudronnée, monté sur un cadre en bois épousant la forme du puits, tout en laissant au pourtour un jeu d'une dizaine de centimètres. Cadre et filet sont immergés et retenus par des chaînes reliées à des flotteurs métalliques, de façon que l'usage du puits ne soit pas gêné. M. Putnagor voudrait que tout propriétaire de puits fût obligé de posséder un appareil de sauvetage de cette nature ; et cette précaution serait utile, au moins à Bombay, où, paraît-il, il n'existe pas un puits qui n'ait servi à quelque suicide.

**Des étincelles électriques** d'une longueur de 1 m. 60 ont pu être obtenues par M. E. Thomson, à l'aide de son grand appareil pour la production de décharges à haute tension au moyen de la décharge oscillante d'un condensateur et d'un transformateur. Ces décharges sont maintenant une véritable réduction des coups de foudre, et elles partent en tous sens entre les deux électrodes.

**Les faisans** présentaient depuis plusieurs années, dans les faisanderias d'Angleterre, une mortalité anormale qu'on ne savait à quelle cause attribuer. On vient de trouver, en examinant le contenu de leur gésier, que ces oiseaux mouraient empoisonnés par des feuilles d'if qu'ils avaient ingurgitées en grande quantité. D'après ces observations, l'if femelle seul semblerait toxique pour les faisans ; ce qui est contraire aux expériences faites par M. Cornevin, et qui paraissent établir que l'if mâle et l'if femelle sont également toxiques.

**Les incendies à Londres**. — Les services de la *Fire Brigade* ont été réclamés, l'année dernière, 34,354 fois, soit près de 100 fois par jour, et les pompiers ont dû parcourir une longueur totale d'environ 110,000 kilomètres, soit près de trois fois le tour du monde. Cependant le nombre réel des incendies n'a pas dépassé 3,146 (la moyenne annuelle des 10 années précédentes étant de 2,291), et, dans ce nom-

bre, à peine 6 0/0 ont été des incendies sérieux.

Parmi les causes des incendies, le renversement des lampes à huile minérale est noté 233 fois, et le maniement du feu ou des allumettes par les enfants, 129 fois.

**Des homards vivants** ont pu être transportés avec succès d'Angleterre en Nouvelle-Zélande, sur l'un des navires frigorifiques qui effectuent les transports de viande gelée de la colonie à la métropole. Sur 12 sujets, 9 mâles et 5 femelles sont arrivés vivants, et ont été mis en liberté à l'entrée du port d'Otago. On espère les y voir se développer, la côte, dans cette région, étant rocheuse, et très favorable au développement des crustacés.

**Un concours de vitesse** pour pigeons voyageurs doit avoir lieu prochainement entre Berlin et Vienne. On espère que ces deux villes cinq à six cents pigeons, et il sera intéressant de constater le sens et la nature des accidents atmosphériques qui auront influé sur la vitesse des voyageurs.

**Les plus hautes cheminées** du monde seraient, d'après *Scientific American*, deux cheminées de Glasgow, dont l'une mesure 142 m. 60, et de l'autre 138 m. 70. Une cheminée, près de Cologne, viendrait ensuite, avec une hauteur de 134 m. 50.

**Le prix du gouvernement**. — Il n'y a que les Anglais pour bien établir une statistique. Voici celle qui nous est donnée pour le prix de nos gouvernements.

Le prix du gouvernement revient par heure.

Sous Napoléon I <sup>er</sup> .....	115,000 fr.
Sous Louis XVIII.....	119,000
Sous Charles X.....	121,500
Sous Louis-Philippe.....	150,000
Sous la 2 <sup>e</sup> République.....	103,000
Sous Napoléon III.....	249,000
De 1870 à 1880.....	307,000
De 1880 à 1882.....	405,000
De 1882 à 1890.....	463,000

On comprend l'augmentation, de 1870 à 1880, des charges militaires.

Mais après ?

Que la commission du budget réponde. J.-B.

**Les chantiers maritimes** du Royaume-Uni ont mis à l'eau, pendant l'année 1892, un effectif maritime qui représente un total de 1,194,784 tonneaux bruts.

En 1883, le tonnage total des lancements avait atteint 1,250,000 tonneaux bruts ; puis, de 1884 à 1888, il avait oscillé entre 475,000 et 900,000, pour atteindre les nombres de : 1,286,679 en 1889, 1,242,124 en 1890 et 1,209,904 en 1891.

**La situation des vignobles espagnols**, qui sont de plus en plus envahis par le phylloxéra, devient inquiétante, et le gouvernement a pensé qu'il fallait agir rapidement et énergiquement pour prévenir un grand désastre. Pour commencer méthodiquement la lutte contre le parasite, on vient de décider que trois stations de greffes américaines, pour les régions de Catalogne, d'Andalousie et du Nord-Est, seraient installées à Barcelone, à Zamora et à Grenade.

**Les souris migratrices**. — Au printemps de l'année dernière, il y a eu, dans toute la région sud-ouest de la Russie, une telle quantité de souris, que les habitants en éprouvèrent des pertes sérieuses dans leurs récoltes. Or, actuellement, ces souris ont disparu, non seulement des campagnes, mais encore des villes et des villages, et les trous qu'elles ont pratiqués dans les champs et les jardins n'attestent plus que leur passage.

**La visibilité des feux blancs et colorés** vient d'être l'objet d'expériences de la part de la Direction des phares des États-Unis. Les conclusions admettent qu'une

lumière blanche de une bougie peut être vue à 1,600 mètres, que deux bougies peuvent l'être à 3,200 mètres, et 30 bougies à 8 kilomètres. Avec les feux rouges et verts, il faudrait quatre bougies pour 1,600 mètres et 40 bougies pour 3,200 mètres.

**Le service de la télégraphie** a subi, en Angleterre, un développement progressif dont les chiffres suivants, empruntés à une statistique dressée par le département des Postes, montrent bien toute l'étendue. Il a en effet été transmis, dans le Royaume-Uni :

En 1852.....	211,137 dépêches.
En 1869.....	6,230,000 —
En 1882.....	31,345,861 —
En 1892.....	70,215,439 —

## LES LIVRES NOUVEAUX

*La Chanoinesse*, roman, par André Theuriot. In-18, 3 fr. 50 (Armand Colin).

*Terre d'émecande*, par M<sup>lle</sup> Marie Anne de Boyet. In-18, 3 fr. 50 (Paul Ollendorff).

*Les Trophées*, par José-Maria de Heredia. In-8, 10 fr. (Lemerre).

*Ames blanches*, roman, par William Ritter. In-18, 3 fr. 50 (Lemerre).

*Gambetta*, souvenirs anecdotiques, par Albert Tournier. In-18, 3 fr. 50 (Flammarion).

*Chansons et Récits de mer*, par Yann Nibor, illustrés par Léon Couturier. Préface de Pierre Loti. In-18, 3 fr. 50 (Flammarion).

*Voyage au pays des dollars*, par C. Barbier. In-18, 3 fr. 50 (Flammarion).

*Le Combat constitutionnel*, par J.-J. Weiss. In-18, 3 fr. 50 (Charpentier et Fasquelle).

*Sénat et Chambres Hautes*, par Henri Desplaces. In-8, 7 fr. 50 (Hachette).

*Robert Burns, sa vie, ses œuvres*, par Auguste Argellier. 2 vol. in-8, 15 fr. (Hachette).

*La Comédie de société au dix-huitième siècle*, par Victor du Bled. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

*Règne de Bibesco*, correspondance et documents, 1843-1856, par le prince Georges Bibesco. In-8, 8 fr. (Plon).

*Un Voyage au Yunnan*, par le docteur Pichon (de Shanghai). In-18, 3 fr. 50 (Plon).

*Le Civilisation florentine du treizième au seizième siècle*, par J.-T. Perrens, membre de l'Institut. In-8, illustré, 4 fr. (May et Motteroz).

*Les Fleurs et les Jardins de Paris*, par Charles Yriarte. In-18, 3 fr. 50 (May et Motteroz).

*Solness le constructeur*, drame en trois actes d'Henrik Ibsen, traduit du norvégien par le comte Prozor. In-18, 3 fr. 50 (Savine).

*Bienne et ses environs*, par J. Hardmeyer, 1 brochure in-18, avec 33 illustrations de J. Weber et une carte (Art. institut Orell Fussli, à Zurich).

*Franzensbad*, en Bohême, 1 brochure in-18, avec 47 illustrations de J. Weber et une carte (Art. institut Orell Fussli, à Zurich).

*Mémoires du baron Haussmann*, tome III (Grands travaux de Paris). 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 (Havard).

*Ce que c'est qu'aimer!* par Gabriel Mauriel. 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (Librairies-Imprimeries réunies).

*Physiologie des quais de Paris*, par Octave Uzanne, illustrations d'Emile Mas. 1 volume in-8°, 10 fr. (Librairies-Imprimeries réunies).

*Victor Hugo*, édition nationale, fascicule du tome V et dernier du Théâtre de Victor Hugo (Testard).

*Dictionnaire encyclopédique des Marques et Monogrammes*, contenant 12,000 marques, par Ris-Paquot. 2 beaux volumes in-4° carré, 60 fr. (Laurens).



## NOS GRAVURES

## M. DE LESSEPS A LA CHESNAYE

Aussitôt que l'arrêt de la cour d'appel condamnant M. Ferdinand de Lesseps à cinq ans de prison a été connu, nous avons songé à montrer à nos lecteurs, tel que l'ont fait son grand âge et les secousses morales de ces dernières années, celui sur qui vient de s'abattre si lourdement la sentence des juges. Le moyen, c'était de prendre un appareil de photographie et de partir pour la Chesnaye, la résidence actuelle de la famille de Lesseps. C'est ce que nous avons fait.

C'est à vingt kilomètres d'Issoudun, la gare de chemin de fer la plus rapprochée, que s'élève dans la calme solitude d'un paysage assez morne le château de la Chesnaye. On a traversé, avant d'y arriver, Vatau, un petit bourg où la foire aux bestiaux réunit une centaine de paysans une fois par mois; un peu plus loin, on aperçoit Guilly, dominé par le clocher de son église, à laquelle est accolé un asile d'enfants dont M. de Lesseps a assuré l'existence.

Après deux heures et demie de voiture, nous arrivons enfin à la Chesnaye et sommes aussitôt introduit au château.

Dans le salon du rez-de-chaussée où l'on remarque un beau portrait d'Agnès Sorel, à qui a appartenu jadis le rendez-vous de chasse de la Chesnaye, les plus jeunes enfants attendent M<sup>me</sup> la comtesse de Lesseps qui doit rentrer bientôt de la messe avec les amis accourus à la hâte, pour la reconforter dans ces tristes circonstances.

A midi et demi les voitures arrivent de Guilly. M<sup>me</sup> de Lesseps, habituée maintenant aux fréquentes visites de nos confrères, est vite au courant de ce que souhaite l'illustration.

« Il faut éviter toute émotion à M. de Lesseps, dit-elle, mais je vais lui annoncer que quelqu'un de passage ici voudrait bien faire une photographie de lui. Nul doute qu'il ne consente de très bon gré. Du reste, entrez vous-même le voir. »

Quel changement chez celui qui était, il y a trois ou quatre ans encore, un homme vig et alerte, un brillant cavalier!

Affaissé dans un vaste fauteuil auprès du feu, les jambes enveloppées dans une épaisse couverture de laine, la tête couverte d'une calotte de drap noir, le vieillard dont on a pendant de si longues années vanté la vigueur juvénile sommeille, oublieux du passé, indifférent à l'avenir.

Son intelligence assoupie, que de faibles éclairs traversent à de rares intervalles, conserve cependant la conscience de la vie matérielle qui s'écoule quotidiennement à côté de lui. Mais l'instant immédiat existe seul pour lui; dans son cerveau l'heure enfuie n'a laissé aucune trace, et l'heure prochaine ne réveille aucune préoccupation.

M. de Lesseps, mis au courant de ce qui nous amène, essaye de secouer la torpeur dans laquelle il est presque constamment plongé, et il se retourne souriant vers l'objectif, cherchant à nous montrer un visage aussi vivant que possible. Mais le sommeil le gagne tout d'un coup, ses paupières s'alourdissent, et son portrait, dans cet état d'affaissement, nous semble encore plus caractéristique.

On le réveille de nouveau. Je le remercie, il me sourit et, appuyé sur sa canne et soutenu par son jeune fils, on le conduit à la table où le déjeuner est servi.

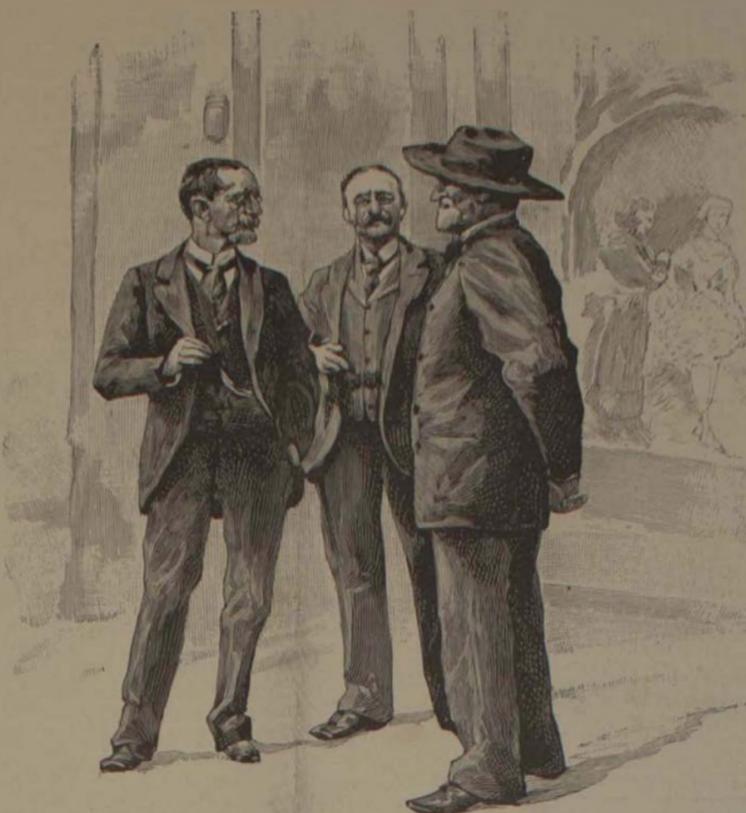
Dans le triste écroulement d'un passé glorieux, un dieu tutélaire semble avoir d'un souffle éteint en lui toute activité cérébrale, afin que la mort puisse le trouver aussi heureux qu'autrefois. ABÉNLACAR.

## « FALSTAFF »

L'Italie est dans la joie. Elle a raison. Elle acclame l'œuvre nouvelle que l'un de ses plus illustres fils, Verdi, vient de faire représenter à Milan.

Toujours jeune et vert, voyez-le, l'illustrateur maëstro, coiffé du chapeau à larges bords, s'entretenant de son œuvre avec son éditeur Ricordi, et l'auteur du livret, Arrigo Boito. Les lettrés connaissent cette dernière figure : compositeur lui-même et non des moins appréciés, auteur d'un *Méfistofèle*, qui a fait son tour d'Europe, Boito semble se consacrer désormais à son admiration et à son amitié pour Verdi.

C'est dans les *Joyeuses commères de*



G. Ricordi. A. Boïto. G. Verdi.

## La représentation de « Falstaff » à Milan.

Le maëstro, le librettiste et l'éditeur de « Falstaff », au théâtre de la Scala. D'après un dessin de notre correspondant M. Bancetti.

*Windsor*, la comédie fantaisiste de Shakespeare, que Arrigo Boïto a découpé, avec habileté et délicatesse, le libretto. Ce sont bien les repréailles des deux commères, Alice et Meg, contre les entreprises de ce vieux paillard et panier-percé de sir John.

Falstaff c'est notre compatriote, M. Maurel, qui a créé magistralement ce rôle. Voyez-le, au 1<sup>er</sup> acte, attablé dans le cabaret de la Jarretière. Sir John est énorme, majestueux, tout gonflé de son importance et de ses mérites. Il a le verre en main. Il vient d'écrire deux lettres d'amour qu'il destine à Meg et à Alice. Il les confie à deux mauvais sujets qui sont à sa solde, Pistole et Bardolfo. Ces deux bonnes pièces résistent, en affirmant que leur honneur ne leur permet pas de se charger d'une semblable mission. Falstaff les chasse et se livre à un monologue sur l'honneur.

Autour de lui, nous avons groupé les autres personnages de l'opéra-bouffe. Voici mistress Quickly, la servante avisée du docteur Caius; elle a dans les mains la lettre avec laquelle on attire Falstaff dans le piège; ensuite la fille de l'une des commères : la mignonne Anne Page devenue Nanetta; et enfin les deux commères elles-mêmes, Meg Page et Alice Ford, tenant les deux déclarations identiques de sir John Falstaff.

Voici, tout à côté, le mari de l'une des commères, Ford, un brave bourgeois de Windsor, puis Pistole et Bardolfo, les émissaires de Falstaff, hommes de toutes les ripailles et de toutes les orgies; Pention, jeune gentilhomme qui « flirte » avec Nanetta et qui l'épouse; enfin le docteur Caius, celui qui, dans le vieux Will, en sa qualité de Français venu en Angleterre, baragouine un langage si plaisant.

*Falstaff* excite dans l'Italie un enthousiasme extraordinaire. Chaque soir, le maître est rappelé vingt et trente fois. Ce ne sont que sérénades devant son hôtel, acclamations populaires, télégrammes des municipalités, des souverains. On lui offre un marquisat, qu'il refuse. « Je suis Verdi, a-t-il dit, fils du paysan Verdi, je suis un paysan moi-même. Je resterai ce paysan. Je resterai Verdi. » Qui n'aimerait mieux, en effet, s'appeler Verdi que le marquis de Busseto?

ADOLPHE ADERER.

## LE CARNAVAL DE NICE

Le carnaval de Nice ne se ploie pas aux exigences du calendrier. Il devance les dates fixées, et c'est ainsi que l'ère des

mascarades a été ouverte dès le jeudi 2 février. Dès huit heures du soir l'avenue de la gare et la place Masséna étaient pavées et illuminées. A 8 heures et demie un coup de canon, et le cortège se met en marche au milieu de la foule qui déborde.

C'est tout d'abord un piquet de gardarmes, puis les tambours et les clairons des différents régiments en garnison à Nice, enfin le cortège proprement dit de Carnaval XXI revenant d'accomplir son voyage de noces.

Précédé de quatre chars dont l'un transporte les cadeaux offerts à la mariée, il s'avance majestueusement, le grand char tiré à six chevaux, sur lequel ont pris place S. M. Carnaval XXI et sa noble épouse, vêtus tous deux des costumes niçois de l'an 1600. Carnaval porte la perruque à queue avec catogan, son épouse a une robe blanche sur laquelle fleurit un énorme bouquet de fleurs d'orangers.

Après avoir parcouru toute l'avenue de la Gare, au milieu des flammes de bengale, sous les grands jets de lumière électrique, le cortège a fait le tour de la place Masséna, a remonté le quai et la promenade des Anglais jusqu'à la Jetée-Promenade, puis est revenu sur la place Masséna, au centre de laquelle, devant le Casino, un arc-de-triomphe avait été dressé. Le char des souverains y est installé, jusqu'à ce que, les fêtes finies, il soit brûlé dans un immense feu de joie.

La distribution des récompenses a été l'épilogue de ces belles fêtes. Le premier prix a été accordé au char de Gulliver.

ANTOINE WOISARD.

## LES ILES HAWAÏ

Nos lecteurs connaissent, par l'article de notre collaborateur M. de Varigny paru dans notre dernier numéro, la genèse de la révolution dont l'archipel hawaïen vient d'être le théâtre. Nous devons à l'obligeance de M. G. Savin, dont le récent ouvrage : *un Royaume Polynésien*, est venu si à propos, les documents que nous publions dans ce numéro-ci et qui donnent bien la note pittoresque de ces pays si peu connus.

Les îles Sandwich, situées dans l'Océan Pacifique Nord, comptent une population d'environ quatre-vingt-dix mille habitants, des Canaques indigènes et des étrangers attirés dans le pays par la fécondité extraordinaire du sol et la douceur du climat. L'élément américain a transformé le Royaume et particulièrement sa capitale,

en y important tous les raffinements de la civilisation. La ville d'Honolulu est sillonnée de tramways, éclairée à la lumière électrique, chaque maison a son téléphone. Près du port, la Rue de la Reine et plusieurs autres forment le quartier commerçant.

Le gouvernement était, jusqu'à la révolution du mois dernier, une monarchie constitutionnelle. La reine, S. M. *Liliuokalani*, a cinquante-deux ans, elle est veuve d'un Américain, M. Dominis. C'est une femme grande, pleine de dignité, un peu forte, aux traits réguliers, ayant reçu une éducation complète, parlant l'anglais avec élégance, très canaque par nature et par sentiment, mais d'un esprit ouvert et connaissant la nécessité et la force du progrès qu'elle a vu à l'œuvre non seulement dans son Royaume, mais aux Etats-Unis et en Europe. Elle n'a pas d'enfant, et le trône devant passer à sa nièce, la princesse *Kiulani*, une jeune fille de dix-sept ans, demi-blanche, jolie, élégante, moderne dans ses habitudes et ses idées et terminant en ce moment son éducation en Angleterre.

Le service entre Honolulu, le seul port du royaume, et les plantations des autres îles, se fait par de petits vapeurs d'un faible tirant d'eau et pouvant approcher des côtes. Sur certains points les communications avec la terre sont très difficiles et le débarquement périlleux. Du haut de la falaise, on laisse descendre sur une chaloupe envoyée par le bâtiment un long câble destiné à cueillir à la volée le voyageur ou la caisse de marchandises.

Le royaume Hawaïen moderne s'est formé si vite qu'un mélange entre le présent et le passé n'a pas eu le temps de se faire et, à l'heure actuelle, le moderne et l'ancien se superposent sans se détruire, composant un assemblage de parties canaques et de parties européennes. On construit de belles maisons meublées avec luxe; la résidence de M. C. R. Bishop, un Américain devenu le mari d'une princesse indigène et le plus riche banquier du royaume, est aussi somptueuse que nos plus beaux hôtels de Paris. Mais aux jours de fête nationale les anciennes coutumes reparaissent. Les amazones hawaïennes forment de cavalcades et viennent au Palais faire, en présence du souverain, une fantasia d'une couleur locale très accentuée. Ces jeunes filles montent à califourchon, comme toutes les femmes en Hawaï; elles ont le buste enveloppé d'une mousseline blanche disparaissant sous des ornements de fleurs, et en guise de robes elles sont drapées dans le *pau*, une longue pièce d'étoffe de teinte voyante, généralement rouge ou jaune, dont les deux extrémités retombent de chaque côté jusqu'à terre, ou flottent en drapeau aussitôt que le cheval prend une allure vive. Les soirs de cavalcade les indigènes se réunissent pour voir les danseuses de *Hula-Hula*. Des jeunes filles revêtues d'une robe rose ou bleue sont rangées sur une ligne, les pieds nus, des fleurs dans les cheveux, des fleurs autour du cou, des poignets et des chevilles; une vieille femme accroupie sur une natte frappe la mesure sur une grande calebasse. Les artistes commencent à chanter une phrase musicale, toujours la même, faisant un même mouvement de la tête et des bras, puis le haut du corps se plie dans des contorsions plus ou moins gracieuses, tandis que les pieds s'agitent, suivant un pas très précipité, ressemblant un peu à celui de la gigue anglaise.

Les cavalcades, les danses, les chants, les festins, sont les seuls restes d'un passé perdu et les Hawaïens d'aujourd'hui regardent comme un bibelot curieux l'idole qu'ils vénéraient comme dieu il y a soixante ans à peine, et ont remplacé par la petite maison de bois du pionnier américain la hutte de feuillage. Un seul modèle de l'ancienne habitation est conservé précieusement aux environs d'Honolulu. Les arbres qui servent de poteaux et les branches de poutres sont reliés par des cordes végétales, il n'entre pas un clou dans la construction. La civilisation a tout transformé, mais le type indigène reste ce qu'il était autrefois, le corps de l'homme est souvent celui d'une belle statue de bronze et la femme Canaque jeune, de sang noble, a des lignes superbes, une longue chevelure noire et toujours de beaux yeux.

L. MARC, Directeur-Gérant.

Imprimerie de l'Illustration, L. MARC, 13, rue Saint-Georges.

A L'ACADÉMIE (Une séance du Dictionnaire), par Henriot.



— La séance est ouverte, Messieurs... Je crois devoir vous rappeler que la lettre A est commencée depuis Louis XVI. Messieurs... étudions, si vous voulez, les différents sons de A.

— Ah!... A... A... avez-vous lu la dernière interview de Zola?  
— C'est scandaleux... je lui refuse la voix! je lui avais promise pour un jour ou je n'aurais, su pour qui

— Pailleron n'est pas là?  
— Meilleure non plus...  
— C'est bien ça. Pendant que nous travaillons, ces Messieurs jouent au billard!

— Ah!... oh... a... vous savez, M<sup>me</sup> de C...  
— Bah?  
— Parfaitement...  
— Et alors?  
— Ah!...

Un vieil académicien entre en séance:  
— Vous allez bien?  
— Très beau temps...  
— Et ces maux d'oreille?  
— J'y compte bien!

Le directeur:  
— N'oublions pas, Messieurs, que nous sommes à cheval... sur la lettre A!



— Je crois devoir appeler l'attention de l'Académie sur l'importance de la lettre A... vous ne l'avez peut-être jamais remarqué?...



— Quant à l'interjection Ah... combien sont nombreux les sons!... Oui, Messieurs, j'allonge à mon voisin un coup dans l'épigastre, il dit: Ah!...



— Combien différents sera le Ah! qu'il prononcera en retrouvant... un... ami de vingt ans...



— Je désirerais... je... // s'endort. Tout le monde ronfle dans la salle.)



Le poète cessant de ronfler réveille tout le monde.  
— Messieurs, fait le directeur, l'Académie a entendu avec le plus vif intérêt notre éminent collègue. La prochaine séance aura lieu le mois prochain.



M. Pingard distribue les jetons de présence et les Académiciens se retirent avec la satisfaction du devoir accompli.

**NE COUPEZ PLUS VOS CORS**

Guérison Garantie et sans danger par le **CORICIDE RUSSE**. Il existe des Contrefaçons inefficaces et dangereuses. Exigez sur chaque flacon le mot **CORICIDE** imprimé au revers de l'étiquette et l'adresse du dépôt central: **PIAR<sup>me</sup> CENTRALE**, 50 et 52, faub. Montmartre, Paris. 2<sup>me</sup> mand. ou timb. Fisc. 2 fr. — 1<sup>er</sup> fasc. 1 fr. 20

**La PHOTO-JUMELLE à Répétition**

le Croquis plus au Vol. **COMPTOIR GÉNÉRAL de PHOTOGRAPHIE F. M. RICHARD**, 57, Rue Saint-Roch, PARIS. **TELEPHONE**. La Photo-Jumelle à répétition est le plus merveilleux appareil photographique qui existe. Aspect, volume et poids d'une jumelle de campagne. — Tout le monde peut s'en servir sans aucun apprentissage.

**NOUVEAU CIRAGE A HARNAIS**

S'emploie sans brosse ni frotter. **V. BRILLET**, 92, S. Beauregard, Paris.

**POMMADE MOULIN**

Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroides. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2<sup>50</sup> le Pot Franco **Ph<sup>o</sup> Moulin**, 30, T. Louis-le-Grand, PARIS.

**NICKEL PUR FRANÇAIS**

Economis. Art. cuisine, table, toilette. Méd. Or. Paris 80, Catal. contre 5 c. Exiger marque et modèles

**ARGENT de SUITE**

sur toutes Garanties Mobilières et Immobilières. **SUCCESSIONS PRETS ACHAT** ouvertes **USUFRUITS, NU-PROPRIÉTÉS, CAUTIONNEMENTS, etc.** **DE ROUVILLE**, 55, Rue de Châteaudun, 55, PARIS.

**GRAND PRIX SAVON à l'IXORA**

NOTOIREMENT SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES SAVONS **ED. PINAUD**, 37, B<sup>2</sup> de Strasbourg, PARIS. 1881

**OFFICE DES INVENTIONS NOUVELLES**

**BREVETS D'INVENTION**  
Directeur, A. GOOD, Ingénieur des Arts et Manufactures **70, rue de Rivoli** (place de l'Hôtel-de-Ville) Paris (précédemment, 28, rue de Lyon)

Marques de fabrique. — Dépôt de Modèles. — Dessins industriels. — Traductions techniques en toutes langues.

Vente et Achat de Brevets d'Invention. — Cession de Licences

**PRIX TRÈS MODÉRÉS**

Représentation aux Expositions. Exploitation d'inventions nouvelles.

**DARBO APPAREILS D'HYGIÈNE MÉDECINE, CHIRURGIE**

86, Passage Choiseul, Paris.

**NOUVEAU PARFUM ANGLAIS.**

**GRAB APPLE BLOSSOMS**  
Fleur du Pommier Sauvage.  
En vente AU CARNAVAL DE VENISE, et dans les principaux magasins.

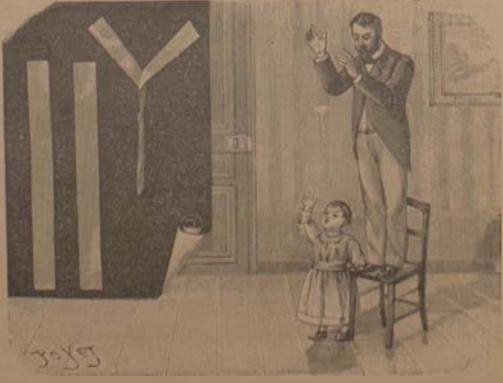
**INVIGORATING LAVENDER SALTS.**  
Sels de Lavande Fortifiants.  
Une préparation exquise, appréciée partout pour ses délicieuses propriétés laxatives.  
Vente Annuelle 600,000 flacons.  
**CROWN PERFUMERY CO.**  
17, NEW BOND STREET, LONDRES.  
Vente en gros à Paris—L. FROST, 21 & 23, Rue Richer.

**LA SCIENCE AMUSANTE**

**L'HÉLICE-PARACHUTE**

Prenez deux bandes de papier mince, de 15 centimètres environ de long sur 1 ou 2 centimètres de large. Tortillez-les ensemble sur une longueur de 10 centimètres, et inclinez légèrement à droite et à gauche les deux bouts de 5 centimètres restés libres, de façon que l'ensemble représente la forme de la lettre Y de l'alphabet.

Vous aurez ainsi construit, en moins d'un instant, un jouet d'un nouveau genre. Si vous le laissez tomber d'une fenêtre, par un temps calme, vous le verrez tourner sur lui-même, comme une hélice dont l'axe serait vertical, et si rapidement que l'œil ne peut plus en distinguer les branches. Ce mouvement de rotation est imprimé à l'appareil par la résistance de l'air agissant sur les ailettes qui sont légèrement inclinées sur l'horizon; de plus cette résistance de l'air vient retarder l'accélération due à la pesanteur et diminuer la vitesse de la chute.



Notre hélice est donc en même temps un parachute. Dans un appartement, vous monterez sur une chaise pour pouvoir lâcher votre parachute le plus haut possible au-dessus du plancher.

Ce gracieux jouet, si simple à improviser, sera bien accueilli par les enfants, surtout si vous faites vos parachutes avec des morceaux de papier de différentes couleurs, et que vous les lancez d'un point élevé, d'une fenêtre, par exemple, par un temps calme; les enfants, placés en bas, s'amuseront à attraper au vol les petites hélices, après les avoir vues, comme de légers papillons, tourbillonner dans l'espace en produisant l'effet le plus gracieux.

TOM TIT.

Soirées et matinées particulières par Tom Tit. — Exécution des expériences de SCIENCE AMUSANTE. — (Paris et Province.) Écrire aux bureaux de *l'Illustration*.

La reproduction des articles et gravures de la SCIENCE AMUSANTE est rigoureusement interdite.

**MENU**

Tapioca.  
Filet de bœuf avec pommes de terre duchesse.  
Cerveille financière.  
Chapon truffé.  
Salade.  
Chicorée aux croûtons.  
Pâté de canards de Degaud.  
Epinglé au café.  
Un verre de Bénédicte.

Le **JAMBON COLEMAN**, marque « GENUINE », est le meilleur. — Exiger la marque.

**BIÈRE FANTA**, 6, rue Guyot, PARIS.

**MAISONS RECOMMANDÉES**

**Achat de Livres et de Bibliothèque**  
A. TARIDE, libraire, 18-20, boulevard St-Denis, Paris.

**Ameublement (broderies p<sup>tes</sup>) Ouvrages de dames**  
M<sup>me</sup> CECHEZ, 3, rue d'Aboukir, Paris.

**Antiseptique et antiépidémique**  
**SAVON PRESERVATIF BAIN**, 56, rue d'Anjou.

**Appareils herniaires et orthopédiques.**  
DRAPIER et fils, 41, r. Rivoli. Sans succ<sup>te</sup>. Catal. fr.

**Art. de peinture et fourn<sup>tes</sup> photographiques.**  
M<sup>me</sup> ARWIN, BOUARDIER succ<sup>te</sup>, 55, r. d. P<sup>tes</sup>-Champs, Paris.

**Articles de voyage**  
BAZAR DU VOYAGE, 3, avenue de l'Opéra, Paris.

**Bégaiement et défauts de prononciation**  
Docteur CHERVIN, avenue Victor-Hugo 82, Paris.

**Billards et Billards-Tables.**  
BLANCHET-GUERET, 53, r. de Lancry, bandes am<sup>tes</sup>.

**Boîtes et dragées pour baptêmes**  
JACQUIN FRÈRES, 12, rue Pernolle, Paris.

**Broderies d'église. Ouvrages de dames.**  
P<sup>tes</sup> Couvents, Ins<sup>tes</sup> TRIGOUTET, 17, r. de la Monnaie.

**DEUIL A St-ROCH**, 197, rue St-Honoré; DEUIL complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

**IRIS de FLORENCE VÉRITABLE**, 24, rue des Lombards, Paris.

Joux et Jouets, Cotillon  
CHAUFOUT, Au bonheur des Enfants, 43, boulevard Malesherbes.

**LESSIVE-IRIS** CHEZ TOUS LES ÉPICIERS  
G. CANUS, 44, av. du Maine.

Orfèvrerie de table.  
P. CANAUX et C<sup>o</sup>, 30, boulevard Malesherbes.

Relieurs.  
MAGNIER (Ch.) et ses fils, rue de l'Estrapade, 5 et 7.

Tapisseries, Etoffes et Meubles anciens  
RAYE, 13, rue Laffitte, premier étage, Paris.

Thés.  
C<sup>ie</sup> Anglaise, 23, place Vendôme. Env. fr un kilog.

BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (41<sup>e</sup> année)  
P<sup>tes</sup> 70,000 f. avantag. sit. gr. ville  
1/2 compt. centre. Force motr.  
hydraulique (90 chev.), installation parfaite, matér.  
compl., 5 paires de meules, bluteurs, nettoyeurs, etc.

P<sup>tes</sup> 40,000 f. entier. closé et bor-  
magnif. dant la Seine (Côte-  
d'Or). Mais. maîtr., logem. d'ouvriers, usine hydraul.  
(50 chev.) à usage fonderie et papeter., 3 hect. jardins  
bois, etc. Pêche abond. (Conv. p<sup>tes</sup> indust. ou prop. agr.)  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (41<sup>e</sup> année)

Capitalistes sérieux sont demandés p<sup>tes</sup> souscrire à  
**200 ACTIONS** de 500 f. rest. à prendre sur  
suppl. d'appel de fonds de  
roulem., le 1/4 à verser de suite. Industr. en pl. prospé-  
rité, four. l'armée. Année 1892 accusé 19% divid.  
BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (41<sup>e</sup> année)

**P. SORMANI**

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND  
PRIX

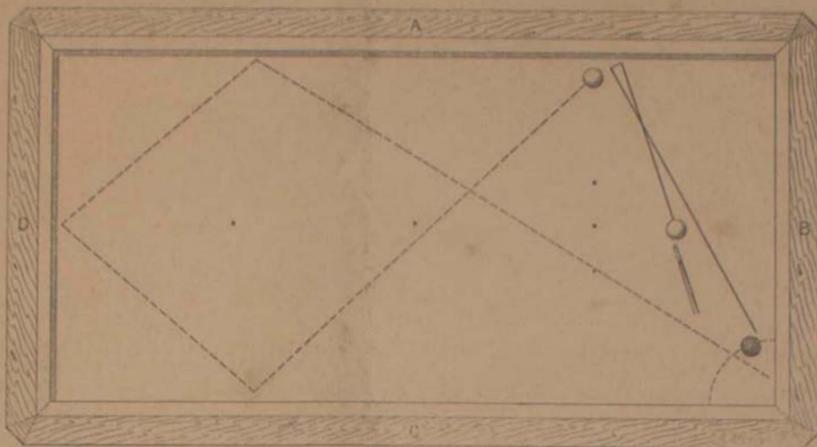


N<sup>o</sup> 216 - Fr. 100  
0,17 x 0,19 x 0,07

CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO  
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

**109° COUP DE BILLARD**

Composé spécialement pour L'ILLUSTRATION par le professeur A. DAULT



BRICOLE AVEC EFFET DE CÔTÉ — DONNANT LA RÉUNION

Attaque horizontale et énergique.  
B. 1 prise en dessous et très à gauche, bat la bande A, choque la bille 2 et revient caram-  
boler la bille 3 en la poussant un peu dans le coin C B.  
B. 2 choquée avec force presque plein à gauche, va battre les bandes C D A et vient se  
réunir sur la rouge.

NOTA. — Il est utile de remarquer que dans ce coup presque toute la force d'impulsion  
imprimée à la bille 1 est communiquée à la bille 2 laquelle fait quatre bandes, tandis que la  
bille 1 revient lentement vers la rouge.

**BILLARDS & BANDES AMERICAINES** de BRUNSWICK-BALKE-COLLENDER C<sup>o</sup>, les seuls employés et recommandés  
par VIGNAUX. — Agent pour l'Europe, S.-W. KASTOR, 1, rue du Mail, PARIS

**ST BOES** SOURCE SULFO-BITUMINEUSE  
contre Rhumes, Bronchites,  
Laryngites, Angines, Catarrhes,  
Asthmes, Phtisies, etc.  
Dose: 1/4 à 1/2 verre par jour. — Dans toutes les Pharmacies

**FROID ET GLACE**

COMPAGNIE INDUSTRIELLE  
Des procédés **RAOUL PICTET**  
16, rue de Grammont, 16, PARIS  
APPAREILS A PRODUIRE  
**LE FROID ET LA GLACE**  
Production garantie même dans les pays les plus chauds.  
Envoi franco du catalogue.

VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE  
**IEBIG**  
INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE

**SERVIETTE-BIJOU** à l'usage intime  
DES DAMES  
Breveté s. g. d. g.  
La dose. 95 c. L. BONNEFOY, 137, Rue Lafayette, PARIS.

EN VENTE  
**ALMANACH**  
DE  
L'ILLUSTRATION  
Pour 1893  
CINQUANTE-UNIÈME ANNÉE  
L'Almanach de L'ILLUSTRATION pour  
1893 forme un Bel Album grand in-8<sup>o</sup>,  
magnifiquement illustré.  
En vente aux bureaux de L'Illustration.  
Envoi franco contre 1 fr. 25 en timbres-  
poste ou mandat-posté.

**Publicité de L'ILLUSTRATION**

Tirage du Journal: **38,000 EXEMPLAIRES**

Le chiffre ci-dessus est celui du tirage normal et non d'un numéro exceptionnel: il re-  
présente le nombre des exemplaires effectivement destinés au service des abonnements et  
de la vente au numéro.

L'administration de L'ILLUSTRATION, désireuse de mettre hors de doute la sincérité abso-  
lue de cette déclaration, offre à sa clientèle tous les moyens d'investigation nécessaires pour  
en contrôler l'exactitude.

Tout commerçant faisant des annonces dans L'ILLUSTRATION peut donc apprécier exacte-  
ment l'importance de la publicité qu'il achète, et possède à cet égard les garanties les plus  
complètes. En exigeant les mêmes justifications des autres journaux, il pourra s'assurer, en  
outre, que le tirage de L'ILLUSTRATION est très supérieur non seulement à celui des autres  
publications illustrées, mais encore à celui de la plupart des grands journaux quoti-  
diens.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que le public de L'ILLUSTRATION se compose sur-  
tout de la haute société française et étrangère et que chaque numéro est vu, pendant huit  
jours consécutifs, par un grand nombre de personnes différentes, puis collectionné.

Au point de vue de sa **permanence**, la publicité de L'ILLUSTRATION présente donc des  
avantages non moins considérables qu'au point de vue de la qualité de sa clientèle et du  
chiffre de son tirage.

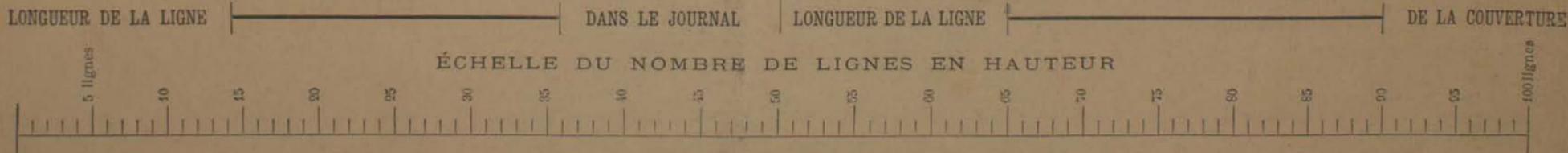
Ces avantages sont tout particuliers en ce qui concerne la **couverture**, où les annonces  
sont placées à côté de la **Revue comique de la semaine** et de la **Science amusante**,  
deux des grandes attractions de L'ILLUSTRATION.

Les annonces placées sur la couverture sont donc très en vue. De plus, elles sont com-  
posées sur la justification des journaux ordinaires, et peuvent par conséquent comporter les  
clichés insérés dans ces derniers.

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

Dans l'intérieur du journal: la ligne, 5 francs.

Sur la couverture du journal: la ligne, 4 francs.



L'ILLUSTRATION ne publie ni bulletin financier, ni réclames déguisées sous forme d'articles émanés de la rédaction. Les annonces  
ne sont insérées qu'aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> pages de chaque numéro et dans la couverture.

Les annonces sont reçues chez { **MM. AUDBOURG et C<sup>ie</sup>**, 10, place de la Bourse;  
**M. A. LAHURE**, 9, rue de Fleurus;  
Et aux **BUREAUX DU JOURNAL**, 13, rue Saint-Georges.